

L'avenir des témoins



Un projet de Jugend für Dora

Préface	4
Le projet « L'avenir des témoins »	7
L'association « Jugend für Dora »	9
Equipes de participants et voyages	10
Pio Bigo	12
Henry Bousson	16
Suzanne Gatellier-Auribault	20
Albert van Hoey	24
Jerzy Jasinski	28
Noah Klieger	32
Vladimir Stepanovitch Kochane	36
Boris Pahor	40
Pavel Alexandrovitch Petchenko	44
Vladimir Maximovitch Sadko	48
Mieczyslaw Sciezynski	52
Moshe Shen	56
Ivan Danielovitch Smakakroi	60
Piotr Polikarpovitch Souproune	64
Marian Wach	68
Un premier bilan	72
Remerciements	76

¹ Jan Assmann, *Das kulturelle Gedächtnis, Schrift, Erinnerung und politische Identitäten in frühen Hochkulturen*, Munich, 5ème édition, 2005, p. 227.

Jan Assmann a décrit la mémoire du passé comme « un pré-acte de la religion », comme « une re-liaison, un souvenir, une pensée protectrice et conservatrice »¹. De ce fait, la mémoire contient également un espoir de préservation et de perpétuation de l'identité propre, de même qu'un espoir de résistance durant les époques de persécution.

Ceci représente un aspect primordial, particulièrement par rapport aux années 1933-1945 : le génocide des Juifs européens (Shoah) et les crimes nazis commis contre les autres minorités et d'autres groupes humains, la monstruosité du système concentrationnaire nazi ou encore l'exploitation de millions d'esclaves et d'ouvriers forcés sont devenus des axes centraux de ce travail sur la mémoire. Ce travail de mémoire fut directement forgé par les victimes durant et après les événements. Les archives cachées dans les ghettos, la correspondance, les dernières lettres, les journaux intimes, les dessins et même les noms et les informations gravées sur les murs expriment le désir des victimes que l'on puisse se souvenir d'eux. Ce désir ardent de laisser un témoignage, même lorsqu'il n'y aurait plus de témoins, fut durant les persécutions une motivation centrale des victimes pour s'immortaliser d'une manière ou d'une autre.

Bien avant que les concepts de « travail de l'histoire » ou « travail de mémoire » ne fussent employés, les rescapés eux-mêmes se sont appropriés cette mémoire après leur libération, alors qu'ils cherchaient encore une voie pour revenir à la vie quotidienne. Dans les camps de déportés, ils érigèrent des monuments, organisèrent des expositions et des commissions historiques, imprimèrent des livres, interrogèrent les autres déportés, jouèrent des pièces de théâtre et tournèrent même des films. Toutes ces preuves de la volonté de témoigner sont étonnantes par leur diversité, mais, en même temps, authentiques. Elles sont des aspects de la mémoire -réservée aux victimes et à leurs descendants-, qui ne sont pas à mettre sur un pied d'égalité avec ce que l'on entend et ce que l'on décrit comme la politique de mémoire ou les lieux de mémoire. La professionnalisation du travail de mémoire s'effectua en Europe en différentes vagues, principalement suivant les différences de

connotation politique qu'elle prenait : elle était imprégnée de l'idéologie communiste dans certains pays et donc, par exemple, les Juifs n'y apparaissaient pas comme victimes ; dans d'autres pays, les résistants et les partisans apparaissaient à l'avant-plan, tandis que, si les Juifs étaient compris comme victimes, ce n'était pas le cas des Roms et des homosexuels. Malheureusement, toutes les victimes ne sont pas encore reconnues comme telles dans de nombreux pays.

Durant ces décennies de débats et de confrontations sur la mémoire, les voix des victimes ne furent que rarement entendues et encore moins prises en compte de manière adéquate. Des entretiens systématiques et des discussions avec les témoins de cette époque n'ont finalement trouvé un écho qu'au cours des vingt dernières années.

Cependant, les survivants disparaissent, quelques-uns d'entre eux meurent quotidiennement, et il devient évident que la mémoire de la Shoah et des autres crimes nazis ne peut plus être transmise que par des témoignages secondaires de personnes ayant entendu parler les victimes ou encore à travers des livres, des enregistrements ou d'autres supports. De ce fait, un affaiblissement précipité se dévoile : chaque classe scolaire doit absolument encore rencontrer un rescapé. D'où la question : que faut-il faire? Faut-il enregistrer encore plus d'entretiens? Trouver encore plus de témoins? Elargir la définition du concept de témoin?

Lorsque j'étais encore collaboratrice de Yad Vashem à Jérusalem et que Jugend für Dora nous demanda si nous envisagions de soutenir le projet « L'avenir des témoins », nous fûmes enthousiasmés. Un groupe de jeunes, actif au mémorial de Mittelbau-Dora, qui accompagne des témoins depuis plusieurs années et reste en contact étroit avec eux, décidait d'interroger à nouveau des survivants. Les anciens déportés ne devaient pas seulement donner un entretien sur leur expérience, mais également fournir des informations sur leurs désirs à propos de l'avenir de leurs souvenirs. Cette manière de préserver le legs des rescapés pour les générations futures nous sembla totalement adéquate.



Jugend für Dora en visite au Service international de recherches de Bad Arolsen (4^{ème} à droite : Susanne Urban)

Après un échange au Service international de recherches (ITS) de Bad Arolsen, cette institution devient également partenaire de Jugend für Dora. L'ITS rassemble et conserve approximativement 26 kilomètres de documents en raison de sa mission primaire

de service de recherches et d'aide aux rescapés de la persécution nazie et à leur entourage. Cette aide peut prendre différentes formes : leur permettre de se retrouver, éclairer des destins ou encore, directement après un conflit, soutenir des rescapés ayant le statut de « personnes déplacées » de revenir dans leur patrie ou de recommencer leur vie dans un autre pays. En outre, l'ITS donne des informations sur les persécutions et le sort des victimes nazies et émet des attestations pour que les rescapés puissent, par exemple, demander des dédommagements. Ici se trouvent les documents historiques et ceux liés aux personnes, qui illustrent des destins individuels et mettent en évidence l'importance de la voix des victimes dans l'axe de la mémoire.

Nous devons écouter intensivement les victimes et moins tenter de les interpréter. Nous devons comprendre les rescapés comme des individus et non comme des intermédiaires pour nos propres conceptions. Les participants du projet « L'avenir des témoins » avaient cette attitude et nous les en remercions. Les témoignages et les souhaits des survivants doivent à la fois être un legs et une motivation. Une motivation d'être juste envers ces témoignages et un legs, lorsque le dernier rescapé de la Shoah et la dernière victime des persécutions nazies auront été enterrés.

Dr. Susanne Urban

(Chef du département de recherche historique/ ITS Arolsen)

Depuis quelques années, on mentionne que la pratique culturelle du travail de mémoire va tourner une page en raison du fait que les témoins des crimes nazis et de l'Holocauste ne seront plus parmi nous dans un futur proche. Ce moment critique se rapproche, lorsque plus aucune personne persécutée ne pourra contribuer par ses propres souvenirs à la confrontation avec cette partie du passé. De ce fait, la question fondamentale de l'avenir de la mémoire de cette partie du passé se pose : à quoi ressemblera encore une telle mémoire des crimes nazis? Comment les commémorations se dérouleront-elles sans la participation de rescapés? Est-ce que les entretiens avec les témoins sont remplaçables d'une manière ou d'une autre?

Depuis plusieurs années, il n'y a déjà plus que quelques rescapés directement victimes encore actifs au sein de leurs organisations et de leurs associations. A leur place, leurs enfants ou des tiers les remplacent de plus en plus souvent.

Les questions et les évolutions de ces tendances sont souvent débattues dans des contextes académiques. Même si la tragédie de la disparition des rescapés est souvent mentionnée, ceux directement impliqués par ce problème et dont on débat, c'est-à-dire les rescapés eux-mêmes, sont finalement presque toujours tenus éloignés de la recherche de solutions à cette problématique.

Avec notre projet « L'avenir des témoins », nous souhaitons contribuer à la prise en compte des rescapés dans ces discussions. Ils ne doivent pas être considérés uniquement -comme c'est trop souvent le cas- comme les porteurs ou les messagers de souvenirs. Au contraire, ils incarnent surtout un présent et un avenir dans lesquels la confrontation avec le passé qu'ils ont vécu est absolument importante. Nous voudrions rendre hommage aux expériences personnelles des rescapés, que nous avons préservées par des documents vidéos pour les générations futures. Cependant, l'intérêt principal de notre projet réside dans le fait que les entretiens documentent également les attentes, les conceptions et les désirs de nos interlocuteurs concernant la mémoire future et le futur de la mémoire.

Dans ce but, nous avons rendu visite dans leur patrie actuelle à quinze rescapés du camp de concentration de Mittelbau-Dora et d'autres camps. Nos voyages nous ont conduits en Belgique, en France, en Israël, en Italie, en Pologne et en Ukraine. Il nous semblait important de passer quelques jours en compagnie de nos interlocuteurs pour pouvoir thématiser avec calme et sérénité leurs expériences personnelles, leur situation présente et leurs vœux pour l'avenir, tout en laissant un espace à la réflexion.

Pour nous préparer à cette partie principale de notre projet, nous avons organisé une série de séminaires durant lesquels nous nous sommes penchés sur la théorie et la pratique des interviews des témoins de cette époque, sur les différentes cultures internationales du travail de mémoire, mais aussi sur le maniement des techniques d'enregistrement audiovisuel.

Les participants à ce projet se sont rencontrés à intervalles réguliers pour planifier d'autres démarches et pour résoudre les difficultés qui se présentaient à nous.

Cette brochure est l'aboutissement de ce projet qui dura plus d'une année chargée d'un travail émotionnel intensif. Dans celle-ci, vous pourrez lire les biographies de nos interlocuteurs et les résumés de nos entretiens avec eux sur l'avenir de la mémoire. Les citations reproduites proviennent des entretiens que nous avons menés et filmés. Des extraits de ceux-ci sont fixés sur un document DVD dans lequel nos interlocuteurs eux-mêmes interviennent pour prendre position sur le passé, le présent et l'avenir.

Notre association Jugend für Dora fut fondée en 1995 à l'initiative d'anciens détenus du camp de concentration de Mittelbau-Dora. Au départ, l'association était constituée essentiellement d'élèves de la région de Nordhausen. Suite à de nouveaux projets, à des voyages et à des rencontres internationales lors de camps d'été, elle a accueilli en son sein des membres venus d'autres régions allemandes, ainsi que d'autres pays européens. A l'heure actuelle, de nombreux jeunes, des étudiants et des personnes actives professionnellement y sont engagés, dont le travail est constitué principalement par leurs réseaux et en coopération avec des partenaires internationaux.

Nous nous considérons comme un acteur à la croisée de la société civile, du mémorial et des rescapés et de leur legs, et, dans ce rôle, nous aspirons à prendre des responsabilités à de futurs projets. L'association considère que sa mission principale repose dans l'éveil à la prise de conscience de lieux et d'événements historiques, et dans leurs relations au passé et au présent.

Dans les camps d'été internationaux et durant les séminaires, nous nous sommes essentiellement intéressés et occupés du camp de concentration de Mittelbau-Dora et de ses camps satellites. A ce propos, le lieu de mémoire d'Ellrich-Juliushütte prit une signification particulière pour notre association, puisque nous considérons notre participation à sa conception en mémorial et à sa connaissance comme une tâche essentielle de notre engagement. Avec le projet « L'avenir des témoins », nous sommes à présent sortis des frontières nationales pour nous rendre sur les lieux où vivent à l'heure actuelle les anciens détenus.

La disparition des témoins d'époque nous affecte particulièrement, pas seulement parce que l'association fut fondée sur le vœu d'anciens détenus, mais également parce que le contact avec eux a constitué depuis toujours un axe principal du travail de l'association.

L'évolution et le développement de l'association furent imprégnés considérablement par les entretiens et les amitiés avec d'anciens

détenus. A ce propos, nous remercions particulièrement Jacques Brun, Albert van Dijk, Albert van Hoey, Willi Frohwein, Jean Mialet, Yves Béon, Otakar Litomisky et Zbigniew Mikolajcak.

Pour cette raison, la question de savoir à quoi ressemblera la mémoire sans les témoins et comment on se souviendra d'eux à l'avenir joue pour nous personnellement et dans notre travail associatif un rôle important. Par ce projet, il nous fut possible d'acquérir de nombreuses nouvelles expériences, de connaître des rescapés et leur vécu ainsi que leurs désirs, ce qui en retour nous inspire pour notre travail associatif futur. Dans ce sens et, nous l'espérons, dans le sens des rescapés, nous souhaitons avec ce projet et avec ses résultats mis sous forme d'une brochure et d'un DVD contribuer à l'avenir de la mémoire.

Equipes de participants et voyages

Pour ce projet, le premier voyage conduisit début juillet 2009 Ruben Kolberg, Jenny Linde, Oliver Mahrle, Martin Nekwasil et Anika Uthleb de la Jugend für Dora chez Albert van Hoey en Belgique.

Carmen Hause, Johanna Scheuer et Anja Schilling de la Jugend für Dora se rendirent durant neuf jours en Pologne également en juillet 2009. En compagnie de Roman Gromek, un participant polonais au projet, et des interprètes David Rojkowski et Ewa Golata de la Fondation pour la réconciliation germano-polonaise, ils rendirent visite aux rescapés Marian Wach, Jerzy Jasinski et Mieczyslaw Sciezynski.

Le 24 août 2009, Dorothea August, Jenny Linde et Anja Schilling de la Jugend für Dora voyagèrent quatorze jours en Ukraine en compagnie de Nadja Dumler et de la participante ukrainienne Kateryna Simonova. Là-bas, elles rendirent visite à Piotr Polikarpovitch Souproune et à Vladimir Maximovitch Sadko à Zaporijia, ainsi qu'à Vladimir Stepanovitch Kochane et à Ivan Danielovitch Smakakroï à Khaltcha. Finalement, accompagnées de Tatiana Khorvat qui nous aida dans les traductions, nous nous rendîmes chez Pavel Alexandrovitch Petchenko à Odessa.



Membres de Jugend für Dora, 2009

Du 20 au 26 août 2009, Jonas Arand et Oliver Mahrle étaient en Italie, où ils rencontrèrent Diego Cortese et Francesca Sciorfino, membres italiens de la Jugend für Dora. En compagnie de Simonetta Vitagliano, participante italienne au projet, ils se rendirent chez Boris Pahor à Trieste et chez Pio Bigo dans la région de Turin.

En septembre 2009, Jonas Kühne, Ruben Kolberg et Sebastian Schönemann s'envolèrent pour Israël où ils rencontrèrent Noah Klieger à Tel Aviv et Moshe Shen à Matan, à l'est de Kfar Saba.

Kathy Prochaska, Josephine Ulbricht et Martin Winter entreprirent le dernier voyage fin septembre pour la France où ils rendirent visite à Suzanne Gatellier-Auribault à proximité de Paris et à Henry Bousson à Lyon. Durant leur voyage, ils furent accompagnés de l'interprète Barbara Hahn.

Pio Bigo

« « « « «

Pio Bigo naquit le 28 mars 1924 dans le Piémont et grandit dans un milieu rural. Sa famille déménagea à Turin, où il termina son cycle scolaire et fit un apprentissage comme mécanicien. Après la capitulation de l'Italie, l'éviction de Mussolini par les Allemands et la fondation de la république de Salò, il ne se présenta pas à son enrôlement dans l'armée, tout comme tant d'autres en Italie du Nord. Au lieu d'incorporer les rangs de l'armée le 30 octobre 1943, il alla dans les montagnes pour s'engager dans

Pio Bigo (à gauche) lors d'un témoignage, 2007



la résistance italienne. Il était déterminé à apporter une aide à la fin de la guerre et du fascisme.

Le 9 mars 1944, il fut arrêté par des SS et par des partisans de la république de Salò en tant que déserteur et résistant. Il fut emprisonné à Turin, puis à Bergame. De là, il fut déporté à Mauthausen où il arriva le 20 mars 1944. Il fut incorporé à la construction du camp satellite de Gusen III. Par la suite, il dut travailler dans la fabrique du Reich « Hermann Göring » près de Linz, située à proximité du camp de Mauthausen. Dans cette fabrique, il commença à faire des dessins sur la vie quotidienne du camp et nota des noms de victimes et des dates d'actes spécifiques de

violence. De ce fait, il nourrissait déjà l'idée d'écrire un livre sur son expérience au cas où il survivrait à tout cela. Pris de peur que son carnet de notes puisse être découvert, il le jeta cependant lors d'un retour en camion au camp de Mauthausen.

Après être revenu à Mauthausen, Pio Bigo fut déporté en décembre 1944 à Auschwitz-Birkenau où, après avoir passé quatre jours en quarantaine, il fut relégué dans le sous-camp de Monowitz. Dans le camp d'Auschwitz III, il dut tout d'abord travailler sur un chantier et ensuite dans l'industrie chimique de la fabrique de la Buna. Sa chance fut, comme il le dit actuellement, qu'il avait une formation de mécanicien et qu'il parlait relativement bien l'allemand, ce qui lui procura certains avantages dans le travail. Lors de l'évacuation du camp, il fut poussé dans une marche de la mort. Lorsque sa colonne atteignit Gliwice, il échappa de justesse à une exécution massive de prisonniers italiens, parce qu'il portait la veste d'un prisonnier français. Cet événement le marqua tellement qu'il donna plus tard à son livre le titre de « Il triangolo di Gliwice. Memoria di sette lager » (Le triangle de Gliwice. Mémoire de sept camps).

Finalement, Pio Bigo survécut à la longue marche et arriva au camp de Buchenwald où il fut le témoin de l'occupation des

« Nous ne pouvions pas espérer retourner chez nous. (...) Tout cela fut triste, parce que cette guerre et le retour dans la patrie fut difficile pour toute l'Europe, pas seulement pour l'Italie, mais pour tout le monde. »

tours de garde et de la prise en main de l'administration du camp par les prisonniers le 11 et le 12 avril 1945, alors que l'armée américaine approchait. Après la libération du camp, il fut d'abord soigné, avant de pouvoir regagner sa patrie au début du mois de juin.

Après la guerre, il se maria et fonda une famille, puis ouvrit une boulangerie-pâtisserie. A l'heure actuelle, il vit à Piosasco près de Turin et est membre de l'ANED (Associazione Nazionale ex Deportati Politici nei campi nazisti), la plus importante organisation italienne des rescapés des camps de concentration.

Après son retour des camps de concentration allemands, Pio Bigo subit l'expérience douloureuse de ne pas être écouté par ses proches. Tous ceux à qui il voulait raconter son vécu le repoussaient ou bien étaient eux-mêmes occupés avec leurs propres douleurs : *« J'expliquais tout et essayais de tout expliquer ce que l'on avait vécu dans ces camps d'extermination et ils disaient : « Ah, la guerre est aussi passée par ici. Nous aussi, nous en avons vu des choses. » En fait, ils ne voulaient rien savoir »* raconte Pio Bigo. *« Nous avons alors arrêté. Nous nous sommes tus et mis au travail pour recommencer une nouvelle vie. »*

La première occasion de raconter son histoire se présenta à lui lors d'une rencontre avec d'autres rescapés en septembre 1945. Au départ, cette rencontre devait être une fête, mais lui et ses amis commencèrent à raconter leur vécu : *« Tous m'écoutaient raconter mon histoire. Il y eut un moment où tous nous écoutèrent. (...) Nous avons raconté nos histoires toute la soirée et on nous a écoutés. On aurait dû danser, mais la danse n'eut pas lieu. Autant que je puisse me rappeler, ce fut la seule fois que l'on nous a vraiment écoutés. »*

Pio Bigo ne revint sur les lieux de ses souffrances que dans les années 1980, lorsqu'il visita les mémoriaux des camps de concentration de Mauthausen, Dachau et Buchenwald en compagnie d'historiens de l'université de Turin et d'autres déportés. C'est alors que le travail de mémoire a véritablement débuté, à la fois dans la société et dans la vie privée. A ce moment, il commença à raconter à des étudiants les événements des camps et le fonctionnement du système concentrationnaire. Au départ, cette transmission était difficile : *« C'était en effet notre problème de pouvoir faire comprendre aux gens cela. (...) C'est extrêmement difficile d'y être et de devoir essayer de tout raconter à des personnes qui s'y trouvent pour la première fois en leur rendant tout cela compréhensible et ce, de manière convaincante. »* Il considère que les visites par des rescapés sont l'unique forme acceptable de transmettre l'histoire : *« Si vous envoyez un guide quelconque, il en parlera de manière superficielle et ce ne sera plus une histoire véritable, une histoire vécue. »* Il critique la manière avec laquelle les gens se rendent à l'heure actuelle dans les mémoriaux des camps, *« comme si c'était un voyage d'agrément »*. De façon pessimiste, il poursuit : *« Ils y effectuent*



Jonas Arand, Oliver Mahrle, Francesca Sciortino et Diego Cortese avec Pio Bigo et son épouse à Turin

simplement un voyage (...). Mais, au cours du temps, tout sera peu à peu oublié ou compris différemment. »

En 1994, Pio Bigo reprit son envie de départ de mettre sur papier ses expériences et débuta la rédaction de ses mémoires. Il voit dans les livres une possibilité importante de perpétuer le souvenir de l'expérience des rescapés : *« Le temps efface les souvenirs. Cependant, dans ce cas, le temps devrait conserver nos souvenirs et l'histoire vécue. (...) Par les livres, c'est possible. »*

Pio Bigo accorde énormément d'importance aux preuves scientifiques et souligne souvent que les thèses de son livre furent prouvées par des historiens. Il est cependant dubitatif face aux essais purement académiques : *« Pour écrire l'histoire, il faut décrire les modes de vie et décrire la souffrance, ce qui n'est possible que si on l'a entendue de quelqu'un qui l'a vécue. »* De ce fait, les rescapés seraient les uniques détenteurs compétents de la mémoire, qui soient capables de transmettre des impressions, de faire visiter les camps ou de maintenir en vie l'histoire. Finalement, il craint que les camps ne soient oubliés ou, du moins, que l'histoire ne soit transmise erronément.

Henry Bousson

« « « «

Henry Bousson est né le 17 février 1923 à Lyon. Avec ses six frères et sœurs, il grandit dans une famille catholique et patriote. Après l'invasion de la France par l'armée allemande en 1940, Henry, âgé de 18 ans, se résolut à s'engager dans « France libre », l'organisation fondée par le général de Gaulle. Le commandant Descour, le père d'un ami, le convainquit de poursuivre le combat

contre les Allemands en compagnie des alliés, en particulier avec la Grande-Bretagne. Henry Bousson s'engagea à combattre dans le régiment de Descour. Le 8 juin 1943, alors que les troupes allemandes occupaient également le sud de la France, Henry et cinq autres Français tentèrent de rejoindre la frontière espagnole avec un passeur. De l'Espagne, ils devaient retrouver les Forces Françaises Libres en Afrique. Leur tentative échoua. Henry et ses compagnons furent dénoncés par leur passeur à la Gestapo. Le 29 juin 1943, elle arrêta le groupe de six sur la route de Perpignan et les conduisit au camp de Compiègne. Deux mois plus tard, Henry Bousson et d'autres détenus furent déportés dans des wagons à bestiaux pour Buchenwald. Au bout de deux jours, ils atteignirent la gare de Weimar d'où ils furent menés vers le camp de concentration de Buchenwald.

Le 29 septembre 1943, Henry Bousson arriva dans un camion avec deux camarades au camp de Dora à Nordhausen, qui était à l'époque encore un camp satellite de Buchenwald. Comme il n'y avait pas encore à ce moment de baraquements pour les prisonniers, ceux-ci devaient travailler et dormir dans le tunnel. Après une année à Dora, Henry Bousson arriva au camp satellite de Harzungen, puis, peu de temps

après, au camp satellite d'Ellrich. Trois mois plus tard, alors que les camps du sud du Harz étaient évacués, on le transporta avec d'autres détenus à Bergen-Belsen, où il fut finalement libéré le 15 avril 1945.



Henry Bousson avec son ami Xavier

Après sa libération, Henry Bousson revint chez sa mère en France. Peu de temps plus tard, il épousa Solange, la sœur de son meilleur ami Xavier, avec qui il avait surmonté le temps passé dans les camps de concentration. Pour Henry Bousson, c'était leur amitié intime qui les aida tous les deux à survivre.

Henry Bousson avec son épouse Solange



Avec Solange, ils eurent trois enfants. Actuellement, Henry a une grande famille avec onze petits-enfants et arrière-petits-enfants. Après la chute du Mur, il visita pour la première fois le mémorial de Mittelbau-Dora à l'occasion du cinquantenaire de la libération du camp en compagnie d'autres rescapés. Après qu'il eut raconté ce voyage à son entourage, ses enfants organisèrent l'année suivante une visite pour toute la famille au mémorial de Mittelbau-Dora, ce qui fut très émouvant pour tous.

Après son retour des camps de concentration nazis, Henry Bousson commença une nouvelle vie avec son épouse, ses enfants et son travail. Le temps passé dans le camp de concentration fut tout d'abord relégué à l'arrière-plan. Ce n'est qu'après une vingtaine d'années qu'il rencontra d'autres survivants de Dora et parla de ce qui s'était passé. Il donna toujours des informations sur son vécu à sa famille, comme par exemple à ses petits-enfants, lorsqu'ils l'interrogeaient, mais jamais de lui-même, jamais spontanément, car il ne voulait pas être pris en pitié et préférerait penser à l'avenir. Actuellement, c'est important pour lui de le faire, afin de garder la mémoire de ce qui s'est passé. C'est pourquoi Henry Bousson est devenu membre d'une asso-

« On ne devrait pas trop raconter, mais plutôt s'occuper de l'avenir, afin que quelque chose puisse être fait, afin que cela n'ait plus jamais lieu. »

ciation active entre autre dans des écoles et qui organise chaque année un voyage pour approximativement 200 écoliers au mémorial de Struthof. Lui-même a accompagné une fois un tel voyage, mais fut toutefois assez déçu du désintérêt massif des participants. Cependant, il croit qu'une approche peut être trouvée par l'intermédiaire des écoles, par exemple par différentes initiatives, *« afin que dans les écoles, dans les petites classes surtout, les élèves soient informés et que certains puissent même être intéressés »*. Il est également d'avis que les résultats obtenus par les mémoriaux des camps de concentration sont grands. Il est pour lui important que les lieux authentiques soient dégagés, visibles et conservés. Il considère cependant leur reconstruction de manière assez critique : *« Il ne faut pas reconstruire des baraques fictives. Ça n'a aucun sens. Au contraire. »*

En ce qui concerne l'avenir des associations de rescapés, il fait remarquer qu'actuellement, dans son association, *« il n'y a pratiquement plus de déportés »* et qu'elles sont entre-temps organisées par des enfants de déportés, des amis et d'autres acteurs sociaux. En cela, Henry Bousson voit une chance que ces personnes pourraient être celles *« qui peuvent apprendre*

aux jeunes ce qu'était la déportation, de façon à ce que l'on ne l'oublie pas ». Toutefois, il a une forte préoccupation face à la disparition de la génération des témoins d'époque : *« Je pense simplement que ce sera très difficile d'entretenir cette mémoire quand il n'y aura plus personne. Parce qu'il faut craindre aussi que, quand on ne sera plus là, il y aura toujours des gens qui voudront raconter, truquer un peu l'histoire. »*

Il observe également avec inquiétude l'évolution de la culture du souvenir depuis Lyon : même s'il croit que les associations de rescapés orientées différemment politiquement vont peu à peu se rapprocher les unes des autres, il constate toutefois avec déception que, dans les huit voire dix dernières années, l'intérêt et l'effort pour les déportés ont considérablement diminué, alors que de hauts représentants politiques, ecclésiastiques et du monde social assistaient auparavant aux commémorations. D'une manière générale, il lui semble qu'en France la connaissance et l'intérêt pour l'histoire de la déportation sont actuellement moins présents. Si c'est le cas, alors c'est à propos de la déportation des Juifs, mais les gens *« sont beaucoup moins informés sur les camps, sur les autres camps, qui n'étaient pas des camps d'extermination, mais qui ont quand même contribué à avoir beaucoup de morts. »*

Par rapport aux futures commémorations de la libération, Henry Bousson est convaincu - du moins, en ce qui concerne Mittelbau-Dora *« que ce sera très bien fait. »* Néanmoins, il faudrait s'en tenir aux discours de ceux qui connaissent le sujet. A côté des familles de rescapés, il accorde également une grande importance aux historiens pour la perpétuation de la mémoire : *« Je pense qu'il seront les premiers à pouvoir parler de ce problème et de cette période-là. »*



de droite à gauche : Martin Winter, Solange Bousson, Josephine Ulbricht, Barbara Hahn, Henry Bousson et Kathy Prochaska à Lyon

Suzanne Gatellier-Auribault

Suzanne Gatellier-Auribault est née en mai 1916 dans une famille d'origine modeste. Dès l'âge de 14 ans, elle travailla après l'école dans un atelier de couture à Paris. Lors du réveillon de Nouvel an en 1933, elle rencontra lors d'une fête populaire Roger Auribault, un employé des PTT. Ils se marièrent en janvier 1939 et en août naquit leur fille Danielle. Par l'intermédiaire de Roger, membre du parti communiste, Suzanne Gatellier-Auribault devint également politiquement active. Après l'appel « Du peuple de France » de Maurice Thorez et de Jacques Duclos le 10 juillet 1940, elle s'engagea avec sa famille dans la résistance communiste à l'occupation allemande. Un point de rencontre local de la résistance fut installé dans la maison de ses beaux-parents, où des prospectus et des journaux de la résistance furent cachés.

*Suzanne Gatellier-Auribault
durant l'entretien*



Suzanne Gatellier-Auribault nous expliqua comment elle les diffusait clandestinement en les transportant dans son corsage et en les jetant hors du train aux passages à niveau. Dans la maison des Auribault, des prisonniers enfuis des camps furent également cachés et, à partir de 1943, un émetteur clandestin y fut installé. Suzanne Gatellier-Auribault raconta que les Allemands auraient réussi à localiser cet émetteur, ce qui conduisit à la perquisition de l'habitation par la Gestapo en décembre 1943 et à l'arrestation de ses beaux-parents. Un peu plus tard,

elle-même et son époux furent arrêtés dans une rue de Paris et amenés à la prison de Fresnes. Après un long voyage en train dans des conditions épouvantables, elle fut conduite dans un

camp de Saarbrücken. Une semaine plus tard, elle fut transportée dans un wagon à bestiaux au camp de concentration de Ravensbrück, où elle rencontra à nouveau sa belle-mère. Celle-ci ne devait cependant pas survivre au camp. Suzanne Gatellier-Auribault fut contrainte à travailler dans la production d'armement au camp de femmes de Holyšov en Tchéquie actuelle. Au départ, ce camp dépendait du camp de concentration de Ravensbrück, mais, à partir du 1^{er} septembre 1944, il devint un camp satellite du camp de concentration de Flossenbürg.

Au début du mois de mai 1945, Suzanne fut libérée par des partisans polonais à Holyšov. Elle essaya d'abord d'aider d'autres rescapés dans un hôpital. Parmi ceux-ci, beaucoup moururent après leur libération des séquelles de leur détention. Le mauvais état de santé de nombreuses femmes libérées des camps reste présent dans sa mémoire. Lorsqu'elle revint à Paris fin mai 1945, elle tenta d'abord de retrouver son époux Roger. Bien qu'elle rencontra deux anciens déportés qui avaient été avec lui au camp, elle dut vite reconnaître que Roger avait péri au camp d'Ellrich-Juliushütte, un camp satellite du camp de Mittelbau-Dora. La perte douloureuse de son mari l'accompagna et marqua Suzanne Gatellier-Auribault durant toute sa vie. Dans les années 1950, elle se remaria et eut deux autres enfants, mais se sépara de son époux après peu de temps. A l'heure actuelle, Suzanne Gatellier-Auribault vit dans la banlieue de Paris, dans la maison dans laquelle ses beaux-parents furent arrêtés. La rue dans laquelle se trouve la demeure des Auribault fut renommée d'après leur nom de famille et une place de cette commune porte le nom de son premier époux Roger Auribault. Elle a de nombreux petits-enfants et arrière-petits-enfants et elle reste une femme active et engagée politiquement.



*Suzanne Gatellier-Auribault
avec son époux Roger Auribault
et leur fille Danielle au début des
années 40*

» » » » »

Dans la seconde partie de l'entretien, Suzanne Gatellier-Auribault nous raconta d'abord l'incompréhension à laquelle firent face les rescapés de la déportation en France : « *Je crois que les horreurs n'étaient pas connues dans la population. C'est ça... Et nous sommes revenus comme rescapés et d'une certaine manière handicapés parce que tout tournait en rond. On revenait et on avait ces images indélébiles dans la tête, évidemment, qui nous dérangent.* »

Particulièrement face à cette situation, il semblait important que les personnes concernées puissent se soutenir mutuellement. Ainsi, Suzanne Gatellier-Auribault aida pour les démarches administratives d'autres femmes dont le mari avait été fusillé ou n'était pas revenu de la déportation.

Lorsqu'en octobre 1945, la « Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes » (FNDIRP) fut fondée, elle y adhéra immédiatement. Des associations comme celle-là fournissaient au départ une aide pratique pour les rescapés, comme une assistance pour des visites médicales, mais également un soutien pour des questions financières.

Comme son époux Roger était mort à Ellrich, Suzanne Gatellier-Auribault adhéra également à « l'Amicale des Déportés à Dora-Ellrich, Harzungen et Kommandos annexes ».

Elle considère que de telles institutions, associations, fondations et fédérations sont les acteurs futurs de la mémoire.

Elle se représente un « *effet boule de neige* » par lequel les jeunes pourraient être intéressés au sujet. Des expositions et des voyages pourraient leur transmettre la connaissance de ce passé. Elle-même se rend régulièrement dans des écoles pour faire part de son expérience auprès des jeunes.

Elle voit avec inquiétude la disparition de la génération des témoins de cette époque, car l'impulsion pour le travail de mémoire diminue en parallèle : « *Ça va déjà plutôt un peu en déclinant. Et les copains sont âgés, les déportés. S'ils ont encore la tête, ils n'ont plus les jambes. Alors, ils ne se déplacent pas.* » Elle constate avec malaise que de nombreux groupes locaux ne peuvent presque plus être actifs à cause du trop grand âge de leurs membres.

« Moi, je sais pas ce qu'on peut faire dans vingt ans pour faire connaître... C'est maintenant qu'il faut s'occuper de cette jeunesse. Qui sera adulte dans vingt ans, bien sûr. »

Suzanne Gatellier-Auribault nous fit également part de ses expériences lors de visites dans des mémoriaux de camps de concentration, à Mittelbau-Dora, à Ellrich et à Ravensbrück. Elle nous confirma à cette occasion à quel point il est important de s'y rendre avec d'autres rescapés ou avec des membres de sa famille. Les commémorations officielles avec de nombreux participants offrent ainsi un soutien émotionnel qui est très important pour la confrontation avec les souvenirs.

La conservation des mémoriaux comme des endroits permettant de témoigner du respect et de l'attention aux victimes est une composante essentielle du travail de mémoire futur, d'après Suzanne Gatellier-Auribault. C'est pourquoi elle a également soutenu la nouvelle conception du mémorial d'Ellrich.

Elle espère en la jeunesse pour s'engager dans le maintien de la paix. Pour empêcher que ce qui s'est passé ne se reproduise, il faut un combat quotidien, dans lequel la jeune génération actuelle doit prendre une place importante. Elle souligne que la jeunesse allemande ne doit porter aucune responsabilité pour les crimes de ses ancêtres. Elle doit cependant gérer ce « *lourd héritage* ».

Membres de la Jugend für Dora avec l'interprète Barbara Hahn, Philippe et la famille Auribault devant la plaque commémorative sur la maison des Auribault



Albert van Hoey

« « « « «

Albert van Hoey est né le 27 janvier 1924 dans la province de Flandre orientale. Il est le troisième de six enfants. Son père faisait commerce du lin, tandis que sa mère possédait un magasin colonial. Son oncle, directeur d'école, convainquit ses parents qu'Albert van Hoey entreprenne des études d'instituteur. Après les secondaires, il commença ainsi ses études en 1939.

Jenny Linde, Ruben Kolberg, Oliver Mahrle, Anika Uthleb, Martin Nekwasil de Jugend für Dora chez Albert van Hoey en Belgique



Peu après avoir achevé sa formation d'instituteur en 1943, il entra dans la résistance belge comme espion. Il fut arrêté durant l'été 1944 après que la police allemande eut découvert ses activités. Au départ, il fut conduit en autocar de la prison « Nieuwe Wandeling » de Gand à celle de la rue des béguinages à Anvers. Un jour plus tard, il fut transporté dans un wagon à bestiaux avec environ 800 autres hommes et quelques centaines de femmes jusqu'au camp de Buchenwald, en passant par Eindhoven, Venlo,

Düsseldorf et Weimar. A Buchenwald, Albert van Hoey fut affecté au départ au travail dans la carrière.

Le 23 août, il fut transporté avec environ 400 autres prisonniers belges et cent détenus d'autres nationalités jusque Blankenburg dans le Harz, où des firmes allemandes choisissaient des ouvriers sur une sorte de « marché aux esclaves ». Albert van Hoey fut fourni à la firme Reinghausen qui avait obtenu la commande de construire le camp de Blankenburg. A partir de ce moment, il dut effectuer quotidiennement un travail éprouvant. Le camp de Blankenburg-Oesig (nommé également « Klosterwerke », c'est-à-dire « les usines du monastère ») était tout d'abord un camp satellite de Buchenwald, puis à partir d'octobre 1944 de Mittelbau-Dora.

Le 1^{er} octobre 1944, les détenus quittèrent les tentes pour occuper les premières baraques qui n'avaient pas encore de fenêtres et de portes. Après une grave pneumonie avec de la fièvre et un séjour à l'infirmerie du camp, Albert van Hoey fut affecté à un autre commando, où il resta jusqu'au 6 avril 1945, date à laquelle le camp fut évacué suite à l'avancée des troupes américaines. Les prisonniers furent conduits en marche forcée jusque Magdebourg sur l'Elbe, d'où ils furent menés en bateau jusqu'en Schleswig-Holstein. A Lübeck, cette marche de la mort se poursuivit en direction d'Ahrensböök jusqu'à Sarau. Le 30 avril apparut finalement un représentant de la Croix-Rouge suédoise. Celui-ci obtint que les détenus d'Europe occidentale faisant partie du transport puissent être sauvés et conduits en Suède. Albert van Hoey fit partie de ceux-ci. On le conduisit en camion jusqu'à Travemünde, où deux bateaux, le « Magdalena » et le « Lilly Matthiessen », accueillirent les prisonniers libérés et les conduisirent en Suède à Trelleborg, où ils arrivèrent le 2 mai. Comme Albert van Hoey était dans un état critique, il ne put revenir à Bruxelles en passant par Copenhague qu'après plusieurs semaines d'hôpital. Cela se passa début août 1945. A son retour, sa famille et des membres de sa paroisse étaient là pour l'accueillir.

En mars 1946, Albert van Hoey reprit son travail d'instituteur qu'il exerça jusqu'à sa retraite. Il fonda une famille avec son épouse qui l'avait attendu durant tout le temps de sa détention. Actuellement, il a cinq enfants, 17 petits-enfants et 13 arrière-petits-enfants.

Albert van Hoey fut marqué toute sa vie par le temps passé dans les camps de concentration.

Son travail de longue haleine dans les organisations de rescapés est particulièrement apprécié des autres anciens détenus. Il s'est engagé depuis plusieurs décennies dans ces associations pour perpétuer le souvenir de l'histoire. Albert van Hoey prit part, par exemple, à l'érection de la première pierre commémorative pour les victimes du camp d'Ellrich-Juliushütte. Il fut également à Paris en 1990, lorsque le Comité européen des rescapés de Mittelbau-Dora fut fondé. Actuellement, il est président du Comité international Mittelbau-Dora, pour lequel il signa également à Berlin le « legs des rescapés » avec le titre « conserver le souvenir – conserver les lieux authentiques – prendre des responsabilités » qui fut transmis au président du Bundestag Norbert Lammert en janvier 2009.

Si Albert van Hoey apparaît souvent comme un représentant des rescapés, c'est également parce qu'il emploie souvent les formes plurielles « nous » ou « nous, les anciens » dans les interviews et il fut souvent prié de prendre la parole lors de cérémonies commémoratives. Ces occasions lui semblent importantes pour, d'une part, se souvenir des amis morts et, d'autre part, pour permettre à la jeunesse d'apprendre ce qui s'est passé. A propos du travail futur dans les associations de rescapés, il déclare : *« Je dois également dire que les enfants des anciens détenus y travaillent énormément. Peuvent-ils encore atteindre quelque chose? Ce n'est naturellement pas la même chose que ce que nous, les anciens témoins, pouvons faire. Nous avons l'espoir – sous toute forme – que lorsque nous mourrons, tout sera encore en ordre. Après, c'est le point d'interrogation... Mais avec de l'espoir. »*

Albert van Hoey a également suivi avec attention la visite de Barack Obama au mémorial de Buchenwald. Il lui semble nécessaire qu'à l'avenir des personnes célèbres et des hommes politiques s'efforcent de maintenir le souvenir des victimes : *« Si je parle seul, ça fait quelque chose, mais lorsque de telles personnes qui ont une célébrité mondiale tiennent un discours et transmettent l'histoire, ça a évidemment une grande signification. C'est pourquoi c'est bien que de telles visites se produisent. »*

Albert van Hoey a constamment accompagné l'évolution du mémorial de Mittelbau-Dora depuis sa première visite en 1986 et plus tard comme vice-président du curatorium. Il revoit avec joie l'ouverture du nouveau musée : *« Enfin! Enfin! Je n'arrivais pas à y croire! J'ai tenu un discours lors de l'inauguration du musée. Non, je ne rêve pas, je ne rêve pas, il est là! Et maintenant, en 2008, il est là et donc en 2058 il sera encore là! Et en 2108 également! C'est l'avenir et cela nous donne un sentiment de sécurité. »* Albert van Hoey accorde énormément d'importance au travail des mémoriaux. Il lui semble particulièrement important que les visiteurs reçoivent une visite compétente à l'intérieur du camp et dans le système des tunnels, où on peut le mieux transmettre la cruauté de Dora et sa politique d' *« anéantissement par le travail »*.

Il voit de manière positive la relation entre les témoins d'époque et les historiens : il est important que les rescapés racontent, mais lorsqu'ils ne seront plus, il ne restera que les livres et les musées pour perpétuer leur histoire. Il a vraiment confiance dans les *« véritables chercheurs »* parmi les historiens. Le travail mené à bien entre la politique, la science et les témoins le remplit d'espoir.

Pour l'avenir, il est important que *« le souvenir reste, naturellement. Pas pour moi, pas seulement pour les victimes, mais pour l'avenir des autres. Lorsque cela reste en mémoire, on pourra peut-être en apprendre quelque chose. »* Il accorde une attention particulière à *« notre bien supérieur »* qu'est la liberté et la met en relation directe avec sa propre expérience : *« Ce n'est que lorsque vous avez perdu la liberté que vous estimez ce que la liberté représente dans la vie. »*



Albert van Hoey tenant un discours lors du 64^{ème} anniversaire de la libération du camp de Mittelbau-Dora en 2009

Jerzy Jasinski

« « « «

Jerzy Jasinski est né au début de l'année 1924 à Varsovie. En compagnie de sa sœur, il passa son enfance dans un environnement militaire. En tant que fils d'un officier de carrière, il lui sembla logique de suivre l'enseignement à l'école des cadets.

Jerzy s'engagea dans une organisation militaire clandestine, car, d'après ses dires, il était hautement honorable pour la jeunesse polonaise d'appartenir à l'époque à un tel groupe. Suite à une razzia dans les rues de Varsovie, on trouva chez l'un de ses amis du matériel destiné à la presse clandestine. L'ami fut arrêté et donna le nom de Jerzy et d'autres personnes lors de son interrogatoire par la Gestapo. Quelques-uns de ses amis purent être avertis et ne furent pas découverts. Cependant, Jerzy Jasinski fut arrêté sur son lieu de travail le 2 avril 1943 et conduit à la prison « Pawiak » où il subit un interrogatoire brutal. Malgré les coups et les sévices, lui et ses camarades restèrent fermes. Ils maintinrent leurs déclarations de ne se connaître que de l'école et de n'appartenir à aucune organisation, et rien ne put être prouvé contre eux. Six semaines plus tard, ils furent toutefois rassemblés dans la cour de la prison et transportés à Auschwitz. Il nous raconte lors de l'entretien : *« Nous arrivâmes vers 23 heures sur la rampe d'Auschwitz, où nous étions attendus par les SS et des « détenus en service » qui nous conduisirent pieds nus jusqu'à Auschwitz-Birkenau, situé à trois kilomètres de là. Notre transport comprenait 400 hommes et 200 femmes. Toute la nuit, nous fûmes tatoués, nos cheveux furent coupés, nous fûmes désinfectés et poussés sous une douche froide. Le « bain » dura trois minutes. Lors de l'appel du matin, nous n'étions déjà plus que des numéros. »*

Par la suite, il arriva à Auschwitz-Monowitz où il dut travailler sur l'aire des fabriques de la Buna dans un commando chargé de gerber des canalisations. En août 1944, il fut amené avec 1 500 autres Polonais au camp de concentration de Buchenwald, puis de Mittelbau-Dora. Début avril 1945, il fut emmené dans une marche de la mort en direction de Bergen-Belsen où il fut libéré par des soldats britanniques le 15 avril 1945.



Jerzy Jasinski, 2009

Grâce au soutien de détenus, il survécut à de nombreuses maladies, au travail de forçat et aux conditions inhumaines du camp. Après la fin de la guerre, Jerzy resta tout d'abord en Allemagne et incorpora l'armée américaine. Par crainte de représailles des communistes, il ne retourna à Varsovie qu'en 1948. Il y travailla d'abord comme fonctionnaire dans le domaine de la santé, puis, à partir de 1974, fut directeur d'une entreprise produisant des désinfectants. Il prit sa retraite en 1982 pour des raisons politiques et de santé et renforça son engagement bénévole dans diverses associations : *« Le temps en prison et au camp fut très tragique et reste ancré pour toujours dans ma mémoire. Je reviens toujours à la même question : est-ce que je hais mes tortionnaires? Certains s'étonnent peut-être de ma réponse qui est négative. Je ne nourris pas de sentiments de haine, mais je suis d'avis que les responsables doivent être punis. J'ai souvent eu des difficultés avec mon destin, que quelque chose de si terrible me soit arrivé. Cependant, je remercie en même temps Dieu d'avoir veillé sur moi et de m'avoir permis de survivre à cet enfer sur terre. »*

Jerzy Jasinski, à présent major, accordait énormément d'importance à nous raconter ce qui s'était passé après la guerre avec de nombreux officiers et soldats de l'armée de résistance nationale polonaise, qui avaient été actifs dans l'insurrection de Varsovie. Un nombre considérable de participants de cette armée clandestine furent poursuivis, emprisonnés, déportés ou assassinés : « *Les soviétiques voulaient réprimer l'intelligentsia polonaise pour l'affaiblir. La même année, ils préméditèrent de diviser la Pologne. Qui s'y opposait fut déporté en Sibérie. Il en fut ainsi pour des dizaines de milliers de personnes.* » Son père fut également surveillé et devait se présenter deux fois par semaine au poste de police jusqu'à ce que la situation se détende dans les années 1950. Il répondit par la négative à la question de savoir si, après son retour en Pologne, il avait parlé avec sa

David Rojkowski, Carmen Hause et Johanna Scheuer chez Jerzy Jasinski et son épouse



famille des événements passés en prison et dans les camps de concentration. Il nous expliqua qu'il désirait simplement oublier cette époque, car la douleur liée à ce vécu était trop grande. Cependant, les souvenirs restaient : « *Je revivais tout une seconde fois dans mes rêves ; j'étais poursuivi ou bien on tirait sur moi ou on me frappait. Je me réveillais la nuit, trempé de sueur.* » Il rompit son silence il y a quelques années. Ses enfants le priaient constamment de coucher sur le papier sous forme d'un journal ce qu'il avait vécu. Ils insistèrent pour visiter avec lui le mémorial d'Auschwitz, afin de connaître

un des lieux dans lequel leur père avait tant souffert. Aucun jour ne se passa sans que l'on évoque d'une manière ou d'une autre les événements au sein de la famille. Comme on vivait dans une pièce étroite et que l'on se voyait tous les jours, il n'y avait aucune raison de commémorer cette époque d'une manière

quelconque. Bien qu'il ne parla que très peu de son expérience durant des décennies, il adhéra dès son retour à des organisations de survivants, comme « L'union des combattants pour la liberté et la démocratie », car elles soutenaient les anciens prisonniers. Actuellement, il est membre de l'association des anciens détenus des camps de concentration de Buchenwald, Dora, Auschwitz, de l'association des invalides de guerre et de celle des anciens cadets de la Deuxième République de Pologne. Il évalue de manière positive la situation sociale et financière actuelle des anciens détenus, même s'il y a toujours moyen de l'améliorer. En Allemagne, un travail énorme fut également fait pour se souvenir des crimes.

« *Une nation qui ne pense pas à son passé est une nation sans vie et qui n'a pas de futur. C'est pourquoi il faut se souvenir de ces événements, même s'il n'y a plus de témoins.* »

Il a déjà fait part de son vécu plus de cinquante fois auprès de jeunes Allemands : « *Je suis d'avis que les Allemands impliqués dans ses crimes doivent être punis. On ne peut toutefois pas en rendre la jeunesse responsable. Je me prononce comme une majorité de Polonais contre l'idée de la faute collective des Allemands. Les coupables doivent cependant rendre des comptes. Je n'ai rien contre les jeunes Allemands, c'est pourquoi je me rends en Allemagne pour les rencontrer.* »

A l'avenir, il peut s'imaginer des formes de commémoration semblables à celles des festivités relatives à la Bataille de Grunwald de 1410, durant lesquelles des milliers de personnes se rassemblent chaque année pour reconstituer les événements. Ainsi, on pourrait reconstruire quelques baraquements pour mieux faire comprendre quelles étaient les conditions de vie dans les camps. D'une manière générale, il souhaite que les commémorations actuelles soient maintenues et soient poursuivies par les enfants et petits-enfants. Tous ceux qui ont eu la possibilité de parler avec des témoins de cette époque devraient transmettre leur histoire aux générations suivantes.

Noah Klieger

« « « «

Noah Klieger naquit le 13 juillet 1926 à Strasbourg en France. En 1935, son père, prévoyant, fit partir son frère aîné pour l'Angleterre, afin de le soustraire au national-socialisme de l'Allemagne. En 1938, Noah Klieger aurait dû le rejoindre, mais, à l'époque, l'Angleterre n'accueillait plus aucun réfugié juif. La famille décida alors de s'exiler à Bruxelles en raison de la neutralité de la Belgique. En 1935, le père de Noah Klieger était déjà « convaincu que Hitler n'était pas venu au pouvoir que pour se contenter de

l'Allemagne. C'est pourquoi il tenta de sauver sa famille d'une manière ou d'une autre. Lorsque l'Allemagne attaqua et occupa la France et le Benelux en 1940, Noah Klieger se décida à incorporer la résistance. Il fut membre d'une organisation clandestine juive qui, en collaboration avec la résistance française, fit passer 300 enfants juifs de Belgique en France, puis en Suisse, car ce pays était resté neutre. Malgré ses faux papiers, la Gestapo l'arrêta lors d'une rencontre du groupe en 1942 à la frontière franco-belge.

Après un séjour de trois mois dans le camp de Malines, Noah Klieger fut déporté le 18 janvier 1943 en compagnie de 1 600 autres Juifs à Auschwitz-Birkenau. Lorsque le commandant du camp d'Auschwitz III chercha plusieurs boxeurs pour divertir ses gardiens, Noah Klieger se porta volontaire. Actuellement, il pense que c'est ce qui lui sauva la vie durant ces sept ou huit mois, car « *on n'a plus transporté de Juifs à Auschwitz pour qu'ils survivent, mais pour les exterminer* ».

Avec l'avancée de l'Armée rouge et l'évacuation des camps d'Auschwitz, il fut envoyé dans une marche de la mort en février 1945 avec 57 000 autres détenus en direction de l'Allemagne. Seuls 20 000 arrivèrent à destination. Il atteignit le camp de Mittelbau-Dora

et put se faire passer avec succès pour un prisonnier politique français. En raison de ses bonnes connaissances de l'allemand, il fut incorporé comme chef d'équipe d'un commando de techniciens dans les installations souterraines. Le 3 avril 1945, il connut les bombardements sur Nordhausen : « *Nous sortions du tunnel et ce fut un des plus beaux spectacles que nous ayons vu. Nordhausen était en flammes! Nous avons tous poussés des cris de joie.* » Le lendemain, le camp fut évacué. Il fit partie d'une marche de la mort de dix jours à travers le Harz en direction du camp de concentration de Ravensbrück où il fut libéré par l'Armée rouge le 29 avril 1945.

« Il est effrayant de voir que de nombreux Allemands ne savaient soudain strictement rien, alors que presque chaque Allemand savait ce qui se passait. On devait vraiment avoir su! »

Après sa libération, il rechercha ses parents à Bruxelles et apprit qu'ils avaient aussi survécu à la Shoah. Noah Klieger adhéra à une organisation sioniste clandestine qui tentait de faire passer des Juifs des camps de réfugiés en Palestine. En mai 1947, il fit partie des 4 500 rescapés juifs qui s'embarquèrent sur un bateau, renommé par les passagers en Exodus 1947 d'après le second livre du Pentateuque, pour tenter de gagner la Palestine depuis la France. Les Britanniques, qui avaient à l'époque le mandat sur la Palestine, refusèrent aux passagers l'entrée en Palestine et les internèrent à Chypre jusqu'à ce qu'ils fussent reconduits dans des bateaux de prisonniers en France, puis à Hambourg. Après que Noah Klieger fut retenu prisonnier plusieurs semaines à Hambourg, il parvint après sa libération à rejoindre la Palestine avec d'autres co-détenus, où il participa en 1948 aux combats pour l'indépendance du nouvel Etat proclamé d'Israël. Par la suite, il commença une carrière de journaliste en tant que commentateur sportif. Depuis près de 60 ans, Noah Klieger travaille pour le plus important quotidien d'Israël, Yediot Aharonot.

Noah Klieger lors de la cérémonie du 62^{ème} anniversaire de la libération du camp de Mittelbau-Dora en 2007



Depuis sa libération, Noah Klieger a raconté maintes fois sa vie durant le national-socialisme et son expérience de rescapé de différents camps de concentration. Pour lui, il s'agit d'un privilège de pouvoir parler et écrire sur ce sujet. Comme il le dit lui-même, il a « écrit et parlé tout ce qu'il avait sur le cœur ».

Grâce à son métier de journaliste, il lui fut possible d'assister à différents procès de criminels de guerre nazis. Ainsi, il fit des comptes-rendus du procès d'Eichmann à Jérusalem, des procès d'Auschwitz à Francfort, du procès de Majdanek à Düsseldorf,

ainsi que, récemment, du procès toujours en cours du probable criminel de guerre John Demjanjuk. Il considère de manière très critique l'aspect juridique du travail de mémoire en Allemagne. Les procès n'auraient pour lui que peu de conséquences : « Les jugements furent inacceptables, une honte. »

Il est très sceptique concernant le discours sur la mémoire et la culture du souvenir et son évolution en

Allemagne. D'après lui, les commémorations auront également lieu à l'avenir, mais le souvenir quotidien de la Shoah disparaîtra avec les prochaines générations et dans 50 ans ne sera plus qu'un événement historique sans connotation personnelle. Pour Noah Klieger, seuls les Juifs se souviendront encore de la Shoah pendant quelques générations. Pour tous les autres, ce sera beaucoup plus vite oublié : « Pendant plusieurs années, on m'a constamment demandé : Crois-tu que nous faisons suffisamment en Allemagne pour nous souvenir? Ce à quoi j'ai répondu : je ne sais pas ce que vous faites ; nous, en Israël, nous ne faisons pas assez. Vous faites certainement moins. »

Noah Klieger considère que la fondation de l'Etat d'Israël est une conséquence de la Shoah. Il dit de lui-même « être devenu sioniste à Auschwitz. » L'expérience d'avoir été laissé seul par les autres Etats durant l'extermination des Juifs européens par



Jonas Kühne, Ruben Kolberg et Sebastian Schönemann de la Jugend für Dora interviewent Noah Klieger dans sa maison de Tel Aviv



Noah Klieger lors du 62ème anniversaire de la libération du camp de Mittelbau-Dora

les nazis en Allemagne et par leurs collaborateurs a marqué toute sa vie jusqu'à aujourd'hui : « La seule solution pour le peuple juif est un Etat indépendant avec tous les droits et tous les devoirs dans le concert des nations. Un Etat dans lequel tu peux t'exiler lorsque tu es en danger. Un Etat qui peut même te protéger avec son armée. »

« Dans tous les cas, nous survivrons. Depuis que je suis en Israël, on me demande toujours : qu'est-ce qui se passera? Il ne se passera absolument rien! Nous serons ici. »

A la question sur son propre travail de mémoire, Noah Klieger répond qu'il ne se passe pas un jour sans qu'il ne se souvienne de la Shoah. De ce fait, il n'a pas besoin personnellement d'une journée de commémoration. Il n'est pas non plus membre d'une organisation de rescapés, mais les aide volontiers lorsque c'est nécessaire. Noah Klieger a raconté son vécu et son expérience lors de nombreux témoignages avec des élèves, des étudiants et des personnes intéressées. Il publie actuellement le compte-rendu en hébreu de l'histoire de sa survie de l'Holocauste.

Vladimir Stepanovitch Kochane

« « « « «

Vladimir Stepanovitch Kochane est né en 1925 au nord de l'Ukraine actuelle, où il grandit avec sept frères et sœurs. Après avoir achevé l'école, il voulut suivre une formation technique et se rendit dans ce but dans un collège technique. Au début de la guerre, les étudiants reçurent des certificats provisoires et quittèrent les établissements scolaires pour être envoyés à différents endroits pour servir dans l'armée.

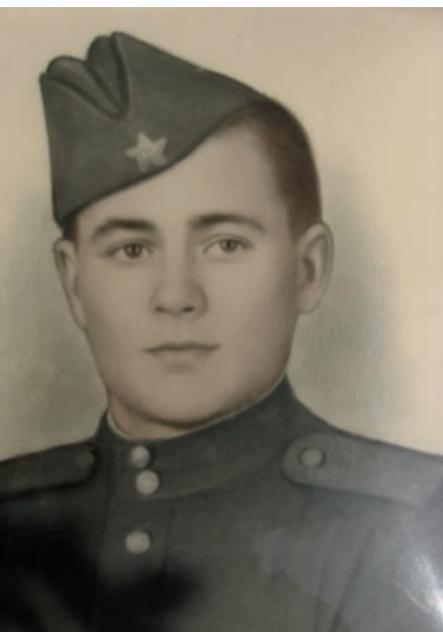
Le 23 mars 1943, Vladimir fut évacué de sa ville natale et déporté avec ses habitants en Allemagne. Arrivé à proximité de Weimar, ils furent répartis dans différentes familles pour le travail obligatoire. En raison de son courage pour son intervention en faveur d'un travailleur malade, il gagna la confiance des habitants du village et reçut leur consentement secret lorsqu'il aida l'épouse et les enfants d'un communiste détenu dans un camp de concentration. Il se décida à s'enfuir lorsqu'il fut en danger d'être fait prisonnier.

Il fut finalement arrêté dans la région de Iéna et condamné à 56 jours de camp d'internement. Il arriva alors au camp de prisonniers de Torgau, où il fut mené en prison. Dans celle-ci, les conditions étaient extrêmement mauvaises de telle sorte que Vladimir ne vit son unique chance de survie que dans une évasion du camp. Il parvint à s'enfuir en compagnie d'un lieutenant polonais jusqu'à ce qu'ils soient repérés par hasard au bout de 30 jours par la Jeunesse hitlérienne et à nouveau emprisonnés. Vladimir Stepanovitch Kochane fut condamné à 51 jours d'isolement cellulaire, puis finalement à être exécuté. En raison de malentendus bureaucratiques, il ne fut toutefois pas exécuté, mais conduit le 11 novembre 1943 au camp

de concentration de Buchenwald.

Arrivé à Buchenwald, on lui accola le triangle rouge des prisonniers politiques et on le mit tout d'abord en quarantaine. Ensuite,

Vladimir Stepanovitch Kochane en uniforme (vers 1946)



Vladimir Stepanovitch Kochane et son épouse Katia

il fut affecté à un commando chargé de poser des rails. Le mouvement clandestin du camp de Buchenwald était bien organisé et Vladimir y participa en faisant passer des explosifs du chantier à l'intérieur du camp.

En outre, on essayait de se protéger du travail et du forage par la falsification de documents sanitaires. La direction du camp découvrit le pot aux roses et punit tous les malades. Vladimir attendit approximativement deux semaines avant de connaître sa punition qui fut d'être envoyé au camp de Dora où il arriva le 10 janvier 1944. Au début, il ne vécut et ne travailla que dans le tunnel, jusqu'à ce qu'il soit affecté au commando « Gleisbau 77 » et cantonné dans le Block 31.

Après l'évacuation du camp, Vladimir fut transporté en compagnie d'autres détenus dans des wagons à marchandises jusqu'à sa libération par les troupes canadiennes. Après sa libération, il voulut participer à la guerre et s'engagea dans l'armée, où il occupa les fonctions de secrétaire. Revenu en Ukraine, Vladimir enseigna la physique. Actuellement, il vit avec son épouse à la campagne, non loin de Kiev et de ses deux enfants.

Après la fin de la guerre, de nombreuses possibilités pour émigrer au Canada, en Australie ou dans d'autres pays se sont présentées, mais Vladimir S. Kochane considérait que son devoir était de rentrer «chez les nôtres», comme il le dit. Dès mai 1945, soit peu de temps après sa libération, il s'engagea dans un bataillon de réserve de l'Armée rouge. Il vécut ses premiers et derniers combats contre les dernières positions allemandes pour le contrôle des rues de Berlin. Il ne sait pas s'il a blessé ou tué quelqu'un à cette occasion, mais il dit que «*ma guerre se termina ainsi*».

A la question de savoir s'il avait parlé de son temps en Allemagne, il répondit sans hésiter : «*Naturellement que j'en ai parlé. Je l'ai raconté constamment à la famille.*» Il nous expliqua également que sa fille Olga l'a interviewé sur son vécu pour un devoir scolaire.

Pour Vladimir, c'est une chose naturelle que de parler de l'époque de sa captivité : «*J'étais partout. Dans les écoles, dans les lycées techniques, j'étais partout. Même dans un musée, à deux reprises. Et maintenant, la directrice du musée me rencontre et me dit : «Nous avons organisé une rencontre avec vous.» Mais quand, je ne le sais pas.*»

Il a rejoint les organisations «Comité antifasciste de Kiev» et «Comité nationale» avec d'autres rescapés et se rendait auparavant une fois par semaine à leurs rencontres. Actuellement, ces deux organisations n'ont plus que quelques membres, de telle sorte qu'elles ont fusionné. A la question de savoir s'il voit une possibilité que ses enfants ou d'autres jeunes adhèrent à cette organisation, il garde le silence. Il semble que son histoire soit plus une part privée de sa famille qui disparaîtra avec lui. Pour Vladimir S. Kochane, l'avenir repose dans la démocratisation de son pays et dans la lutte contre le fascisme. «*Il sera d'autant plus facile de lutter contre le fascisme si plus de jeunes le condamnent. Il faut tout faire, et je vous le souhaite, pour que cette idéologie disparaisse définitivement.*»

Ses souvenirs le poursuivirent dans ses rêves des années après son retour en Ukraine : «*Je ne sais pas si Katia peut s'en souvenir ou pas, mais, lorsque nous étions déjà mariés, j'ai rêvé durant quatre années d'exécutions, comment je serais pendu. Et toujours apparaissait ma main de telle manière que l'on ne puisse*

pas me pendre. Le vent fraîchissait, je me retenais avec les mains à une branche. Ils ne peuvent tout simplement pas me pendre. Evidemment, ça revenait constamment la nuit. Et il est arrivé qu'elle s'assoit et me dise «Quand est-ce que cela s'arrêtera à la fin?»».

Pour l'avenir, il souhaite «qu'il y ait au moins un petit film sur les camps d'internement». Pour lui, bien qu'il y ait de nombreux musées et films sur les camps de concentration, il n'existe aucun film sur les camps d'internement. Il est convaincu que cela ne pourrait plus jamais se passer si les gens ne voyaient déjà qu'un film montrant le quotidien et l'histoire des camps d'internement : «*C'est mon rêve et dans mon mémorial, j'ai tenu un discours en disant : «Je jure de combattre le national-socialisme jusqu'à mon dernier soupir!»».*

La Jugend für Dora dans la famille Kochane en Ukraine



Boris Pahor

« « « « «

Boris Pahor est né le 26 août 1913 à Trieste de parents slovènes. Pour lui, Trieste était et reste son lieu de résidence et le point de référence de toute sa vie. Après la Première Guerre mondiale, le cosmopolitisme de Trieste se modifia suite à son rattachement à l'Italie : la minorité slovène se vit sujette à une politique anti-slave et ce, bien avant la prise de pouvoir officielle par les fascistes italiens. Le paroxysme de cette politique y fut atteint lors de l'incendie et de la destruction de la maison slovène du peuple « Narodni Dom ». Boris Pahor enfant fut témoin de cet acte de violence traumatisant. Celui-ci l'amena à une réflexion

Boris Pahor, 2009

(Photo : Egon Vjekoslav Slovinić)



sur son identité slovène durant toute sa vie. Après avoir terminé son obligation scolaire, Boris Pahor étudia la théologie dans un séminaire de Gorizia pendant deux années. Il dut se battre de longues années pour pouvoir étudier dans une université italienne, car son certificat d'études scolaires n'était pas reconnu. Au cours de ses études, Boris Pahor intensifia sa confrontation

à la langue slovène et publia avec difficultés ses premiers textes en Yougoslavie. C'est à cette époque qu'il entra en contact avec différents intellectuels slovènes et des membres de l'organisation antifasciste TIGR.

En 1940, Boris Pahor fut incorporé à l'armée italienne et prit service en Libye. Par la suite, il travailla en Lombardie au service de l'armée en tant qu'interprète pour les officiers yougoslaves faits prisonniers et étudia en parallèle la littérature italienne à Padoue. Après la chute des fascistes et le cessez-le-feu de l'Italie, il revint à Trieste, occupée par la Wehrmacht allemande, et se joignit au « Front de libération slovène ».

Le 21 janvier 1944, des collaborateurs slovènes arrêtaient Boris Pahor et le livrèrent à la Gestapo qui l'emprisonna dans le camp de concentration Risiera di San Sabba à Trieste. Un mois plus tard, Boris Pahor fut déporté au camp de Natzweiler-Struthof en Alsace, après être passé par Dachau. Ainsi commença son odyssée à travers les camps de concentration allemands, qui le ramena à Dachau et de là, dans les camps de Mittelbau-Dora à Südharz et Harzungen, pour aboutir à Bergen-Belsen où il fut libéré par l'armée britannique le 15 avril 1945.

Suite à sa libération, Boris Pahor passa une année dans un sanatorium de la région parisienne pour soigner son infection à la tuberculose. C'est ainsi que Paris devint à cette époque sa seconde patrie, ville dans laquelle il retourna régulièrement par la suite. De retour en Italie, il travailla à Trieste comme écrivain et, en 1947, défendit à l'université de Padoue son doctorat sur le fameux écrivain et journaliste slovène Edvard Kocbek. De 1953 à 1975, Boris Pahor fut enseignant de littérature dans un lycée slovène de Trieste. Dans les années qui suivirent, il mena une activité littéraire intense et découvrit son identité slovène par l'écriture même. Il fonda la revue « Zaliv » (La baie) qui devint une plateforme pour les intellectuels toujours plus nombreux entrés en opposition avec les communistes yougoslaves.

Il se pencha sur son expérience traumatisante de la Seconde Guerre mondiale et des camps de concentration dans de nombreux romans, dont dans son livre « Pèlerin parmi les ombres » paru en 1967 (traduit en français en 1990), qui reçut de nombreux prix. A l'heure actuelle, Boris Pahor est considéré comme le représentant le plus célèbre de la littérature contemporaine slovène et est un des grands témoins littéraires du XX^{ème} siècle.

Boris Pahor est l'un des témoins qui met en forme son expérience et ses souvenirs par ses mots et ses écrits et atteint de cette manière un vaste public. Par conséquent, les médias et la politique jouent un rôle majeur dans ses conceptions sur le futur travail de mémoire relatif aux victimes du national-socialisme. Pour lui, tout souvenir des cruautés des nazis et des fascistes devrait surtout être assumé par la politique. Alors qu'il est convaincu que le gouvernement allemand est particulièrement intéressé par le passé, qu'il envoie des représentants aux commémorations et que les mémoriaux des camps de concentration allemands sont bien aménagés, il critique la situation en Italie : « *Malheureusement, c'est la politique de la Droite d'essayer de minimiser ces événements et ce que le fascisme a signifié en Italie.* » En outre, il considère que la signification des camps pour les prisonniers politiques est sous-représentée. Boris Pahor accorde beaucoup d'importance à ne pas passer pour un antisémite lorsqu'il n'est pas d'accord avec ceux qui affirment que les camps de concentration pour les prisonniers politiques sont intégrés dans les considérations sur l'Holocauste. Il veut clairement différencier les deux : « *Avec l'Holocauste, c'est un fait que tous furent exterminés, des enfants aux vieillards, bref la totalité de la population juive. En revanche, avec les camps de concentration pour les politiques, nous ne fûmes pas exterminés par haine, mais nous devons travailler pour l'Allemagne tant que l'on pouvait encore tenir sur nos jambes. (...) L'intention n'était pas de nous exterminer, ce n'étaient pas des camps d'extermination.* »

Boris Pahor s'engage énormément à ce que ce qui s'est passé parvienne au public et entre dans la conscience des hommes. Par exemple, il écrit des articles de journaux pour attirer l'attention, car « *la presse européenne doit en parler, c'est capital* ». Chaque fois que le sujet est abordé dans les médias, il voit une possibilité de conserver la mémoire : « *C'est ainsi que Dora ne meurt pas et ne sera pas relégué dans le passé.* »

Boris Pahor observe le travail des mémoriaux avec un regard critique. La conception du Centre Européen du Résistant Déporté au mémorial de Natzweiler-Struthof est pour lui judicieuse et réussie, car elle permet d'être une sorte de centre culturel d'information et d'études par les ordinateurs et la bibliothèque dans l'environnement direct de l'ancien camp. De la même manière, il



de gauche à droite : Simonetta Vitagliano, Jonas Arand, Francesca Sciortino et Oliver Mahrle de la Jugend für Dora chez Boris Pahor à Trieste

considère de manière critique le déroulement des commémorations actuelles : « *On devrait peut-être concevoir une rencontre moins festive, mais plus instructive. Naturellement, il y a des célébrations festives avec la présence de quelques dignitaires. Des fleurs sont déposées et puis c'est déjà fini.* » Boris Pahor propose de faire participer les classes scolaires aux commémorations pour inverser la tendance actuelle. Toutefois, il joint une condition à cette proposition : « *Ils doivent être préparés! Sinon, ce ne sont que des touristes de la mémoire.* » D'une manière générale, il estime être une nécessité « *d'apporter l'histoire dans les écoles et dans les manuels scolaires. Il faut expliquer ainsi aux jeunes la véritable histoire.* » Les livres représentent justement pour lui un bon moyen pour informer sur le national-socialisme et le fascisme les jeunes qui vivent éloignés des mémoriaux permettant de se souvenir des anciens camps de concentration. Il y voit également un des sens de ses livres : « *Beaucoup d'enseignants ont acheté « Pèlerin parmi les ombres » pour leurs cours. Ils ont acheté mon roman dans lequel je parle du fascisme justement pour pouvoir faire comprendre comment le fascisme traitait les gens. C'est la base de tout et c'est ce que je dis depuis le départ. Je ne peux que le répéter : l'histoire dans les écoles!* ».

Pavel Alexandrovitch Petchenko

« « « «

Pavel Alexandrovitch Petchenko naquit en 1923 à Balakleïa dans la région de Kharkov. Après avoir achevé son obligation scolaire, il étudia à la faculté polytechnique de Kharkov de 1938 à juin 1941, année où il obtint son diplôme. Le début de la guerre empêcha la poursuite de ses études. Deux jours plus tard, il dut se rendre dans la région de Lougansk en compagnie d'autres hommes pour effectuer des travaux de construction à proximité du front et pour transporter les blessés à l'arrière. Au début de l'été 1942, ils tombèrent dans un guet-apens et furent arrêtés et déportés en Allemagne. Il fut affecté à la construction des usines du Reich Hermann-Göring pour l'entreprise Krupp dans le camp de Hallendorf près de Salzgitter. Malgré l'étroite surveillance des détenus, Pavel tenta de s'évader en juin 1943, mais échoua. Par conséquent, il dut prêter un travail encore plus pénible dans une carrière à Hamm. Lorsqu'on découvrit son soutien à d'autres projets d'évasion, il fut arrêté par la Gestapo. Après deux mois de prison dans la ville de Hamm, il fut conduit en novembre à Buchenwald en compagnie de huit ou dix autres détenus dans un train pour le transport de civils. Après quelques semaines de quarantaine, il fut subitement transporté de nuit sous bonne garde avec environ 2 000 autres personnes. Ils arrivèrent à Nordhausen dans le tunnel de Dora. La diversité des nationalités, les nombreux morts et le travail continu de montage de fusées en journée marquèrent ses souvenirs des premières semaines. Il devint ami avec un Lyonnais qui lui apprit de nombreux aspects techniques. Plus tard, Pavel entra en contact avec une organisation clandestine. Il l'aïda par divers petits transports à la construction d'une radio.

Après l'évacuation du camp au début de l'année 1945, Pavel traversa l'Allemagne de nombreuses semaines à pied et en train, sans aucune orientation précise, jusqu'à ce que lui et ses co-détenus soient accueillis et nourris par la Croix-Rouge au camp de concentration de Ravensbrück. Cependant, les pri-

sonniers affaiblis durent reprendre la route à pied fin avril. En compagnie d'un camarade, il saisit l'opportunité de s'enfuir lors de la traversée d'un village. Ils rencontrèrent des soldats soviétiques qui les transportèrent dans un hôpital. Après ne s'être rétabli qu'un mois, il s'engagea comme soldat dans l'armée, où il reçut rapidement la chance de travailler comme dessinateur technique au bureau de commandement de Szczecin. Après une année à Riga où Pavel rencontra son épouse, il déménagea à Sovietsk/Tilsit dans la région de Kaliningrad/Königsberg, où, après son service militaire, il travailla jusqu'en 1967 dans une entreprise électronique. En parallèle, il acheva par correspondance des études à l'université de Leningrad/Saint-Pétersbourg et devint l'ingénieur en chef du principal fournisseur d'énergie de Sovietsk. En 1982, il déménagea pour raison de santé à Odessa avec sa famille, où il travailla jusqu'en 1988 dans la compagnie des chemins de fer. Pavel et son épouse ont une fille et un fils et sont également fiers de leurs deux petits-enfants et arrière-petits-enfants.



*Pavel Alexandrovitch
Petchenko, 2009*

Pavel Alexandrovitch Petchenko est engagé activement depuis plusieurs années pour garder vivante la mémoire des crimes des camps de concentration, et ce, particulièrement depuis la fondation à Odessa il y a à peu près quatorze ans d'une organisation d'anciens détenus. Au départ, cette organisation avait environ 200 membres, mais n'en a plus actuellement que 45. Ils organisaient auparavant des réunions mensuelles, échangeaient des souvenirs, se soutenaient les uns les autres et cherchaient ensemble de l'aide auprès des autorités locales. Lors de la dernière rencontre qui s'est déroulée il y a un an ne vinrent qu'une vingtaine de personnes. Depuis lors, le contact téléphonique est l'unique lien qui leur reste en raison de leur grand âge. Les rescapés envisagèrent également que leurs enfants reprennent le flambeau, mais cette idée est restée jusqu'à présent lettre morte.

De ce fait, Pavel tente de raconter son vécu et ses expériences en ayant écrit en ukrainien son histoire sur le camp de Dora. En outre, il a rassemblé des documents sur le camp, qui devraient d'après lui encore être étudiés.

Pavel Alexandrovitch Petchenko a une représentation concrète de la manière de transmettre ses souvenirs à la jeunesse : *« Je pense naturellement que l'on ne devrait pas oublier. C'est de l'histoire et on ne devrait s'en souvenir que comme de l'histoire passée et non construire des relations entre nous sur des soupçons ou des choses semblables. Je pense qu'il nous faut construire uniquement de bonnes relations amicales, malgré tout ce qui s'est passé. Malgré tout ce que j'ai vécu et ce que beaucoup ont vécu. Chez nous, peu de personnes ont une relation hostile aux Allemands. Ce n'est absolument pas le cas. Je souhaite vraiment à la jeune génération allemande et à la nôtre que les relations se renforcent et se consolident. La guerre n'est pas de l'amitié, mais de l'hostilité. La guerre est une chose affreuse et celui qui l'a vécue ne la souhaitera jamais plus. »*

Dans presque toutes ses phrases et dans sa précaution à choisir les mots et à formuler ses dires, on sent qu'il se soucie de ne pas nous blesser, nous les jeunes, avec ses souvenirs et que son souhait est vraiment grand que les générations futures puissent se comprendre entre elles.

Au cours des dix dernières années, il est retourné à deux reprises en Allemagne pour participer aux commémorations de la libération des camps de concentration de Buchenwald et de Mittelbau-Dora. Pour des raisons de santé, ce ne sera toutefois plus possible à l'avenir. Pavel Alexandrovitch Petchenko tire un bilan positif de ses impressions de voyage concernant le rapport au passé : *« Je dois ajouter que les mémoriaux en Allemagne et les monuments en l'honneur des soldats soviétiques, que j'ai vus à Weimar et dans une autre ville, se trouvent dans un très bon état et sont bien entretenus. Les derniers temps, on a la même attitude en Ukraine à l'égard de nos monuments et des monuments allemands. »*

L'interprète Tatiana Khorvat, Jenny Linde et Anja Schilling de la Jugend für Dora chez Pavel Alexandrovitch Petchenko et son épouse à Odessa



Vladimir Maximovitch Sadko

« « « « «

Vladimir Maximovitch Sadko est né le 29 juillet 1929 dans un milieu rural. Suite à une mauvaise récolte, sa famille déménagea à Zaporijia. Au début de la guerre, il venait d'achever le collège et ne comprenait pas encore à l'époque ce que le début de la guerre signifiait ; cependant, il fut rapidement membre d'une organisation clandestine. Il était chargé de collecter des armes et des documents abandonnés lors des combats. Son père lui

Vladimir Maximovitch Sadko, 2009



interdit d'être actif dans la résistance et le poussa finalement à se dénoncer volontairement, car la famille pensait que la condamnation serait ainsi allégée. Le 11 mai 1943, il fut déporté en Allemagne depuis Zaporijia dans un train de marchandises

avec 35-40 personnes par wagon. Lors d'un arrêt plus long du train, lui et un camarade s'enfuirent. Ils furent toutefois très vite repris et durent remonter dans un train qui les conduisit à Essen. Lors d'un bombardement américain de la ville d'Essen, il vit une nouvelle chance de fuite. De nouveau repris, il fut emprisonné dans une prison de Herne. De là, la Gestapo le mena à Düsseldorf et finalement au camp de concentration de Buchenwald. Après avoir été mis en quarantaine, il arriva après plusieurs semaines au camp satellite de Ohrdruf, où les prisonniers devaient travailler à l'extension d'un tunnel. Sa tâche était de forer des trous dans la paroi et de porter les pierres à l'extérieur après les explosions. Il perdit les amis qu'il connut à cette époque suite à leur décès au camp ou dans les marches de la mort. Son expérience la plus marquante fut une marche d'Ohrdruf à Buchenwald. Vladimir Maximovitch Sadko raconte qu'ils étaient répartis en bloc de 100 personnes et celui qui ne pouvait plus avancer était fusillé. De janvier à avril 1945, ils furent envoyés par train dans différents camps. C'est durant cette époque qu'il séjourna deux semaines à Dachau où il dut aider au transport de cadavres vers le camp de concentration de Flossenbürg où ils étaient incinérés. Il fut gravement malade et se retrouva dans une pièce où des mourants et des cadavres reposaient côte à côte. Lorsqu'il entendit par la fenêtre les coups de feu des alliés, il retrouva l'espoir et put tenir jusqu'au bout. Le lendemain, des anglophones arrivèrent et le soignèrent avec des médicaments et de la nourriture. C'était le 23 avril 1945, jour de la libération de Flossenbürg.

Après quelques semaines, les détenus furent menés par les troupes américaines à Leipzig, d'où ils furent conduits en Pologne dans des trains sans toit. Là, les anciens prisonniers furent « filtré » par un interrogatoire sur des dates, sur des collaborations et sur leurs opinions politiques. Vladimir Maximovitch Sadko passa une demi-année dans un camp de contrôle de l'armée soviétique, puis fut envoyé dans le Caucase pour y travailler pendant cinq ans. Après un autre séjour au service de l'armée en Sibérie, il revint à Zaporijia en 1950, où il travailla dans une usine de traitement de scories. Il se maria deux fois et a un fils de son deuxième mariage. Actuellement, Vladimir Maximovitch Sadko vit seul dans une petite propriété avec un jardin, dans lequel il cultive des fruits et des légumes.

Vladimir Maximovitch Sadko nous fait part du rapport qu'entretient sa famille avec son histoire : il a toujours eu une bonne relation avec ses parents, mais il y a eu également des époques durant lesquelles il fut très irrité contre son père de l'avoir obligé à se rendre aux Allemands. Il pense toutefois que c'était la meilleure décision, car de nombreux résistants qui ne se sont pas rendus volontairement ont été exécutés. Un destin semblable le menaçait. Plus tard, il a essayé de parler avec son fils de la déportation et de l'internement. Celui-ci ne pouvait cependant pas le comprendre : *« D'un point de vue psychologique, un homme ne peut pas comprendre ce qui s'est passé. Ce n'est pas possible. On doit avoir été soi-même là-bas et avoir vécu les événements qui se sont produits à l'époque. C'est difficile. »*

Vladimir M. Sadko s'est volontairement rendu dans des écoles pour informer les élèves sur l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Il a pu ainsi constater que les filles étaient plus intéressées que les garçons. Cependant, il était difficile pour les jeunes d'assimiler ces événements. En outre, il est aujourd'hui difficile de mettre en relation les jeunes les uns avec les autres en raison des divisions religieuses, politiques et sociales. Chaque jeune grandit dans son propre groupe et il est difficile de trouver une langue commune ou un terrain d'entente avec les autres : *« Il n'y a plus une société uniforme. C'est simplement un fait. Et il est difficile de maintenir la société avec ses divers points de vue, ses opinions religieuses et ses valeurs morales différentes. »* Il ne peut rien recommander en particulier à la jeunesse pour empêcher le retour d'une telle époque.

Il n'a jamais ressenti le besoin de retourner sur les lieux de sa détention. De ce fait, il lui fut particulièrement difficile de répondre à l'invitation de participer à la commémoration du 60^{ème} anniversaire de la libération de Buchenwald. Il nous raconte qu'il a longuement réfléchi, tandis qu'il nous montre des photos de cette cérémonie. La commémoration lui a bien plu, mais pour lui il était également clair que de nombreux anciens détenus *« étaient terrassés »*. *C'est inévitable, selon Vladimir Sadko, en*



Dorothea August, Jenny Linde et Anja Schilling avec Vladimir Maximovitch Sadko et Valery Souproune

raison de l'impact personnel. Il y retournerait encore volontiers une fois, non pas pour lui, mais pour montrer à son fils le temps horrible qu'il y a passé : « Afin qu'il voit tout cela et puisse peut-être un peu comprendre cette époque et ce qui s'y est passé. Car, sans cela, c'est tout simplement impossible de comprendre quoi que ce soit. »

A la question de savoir comment il se représente la commémoration pour le centenaire de la libération des camps de concentration, sa réponse contient de nombreuses craintes. Il est conscient qu'il n'y aura plus aucun témoin de cette époque et que la société se modifiera, car il n'y aura plus aucun survivant pour expliquer ce qui s'est passé : *« Tous les témoins seront morts, c'est évident. Et pour la prochaine génération, il sera très difficile de comprendre ce qui s'est passé. (...) Que Dieu nous préserve que ne se produise pas ce que je crains. Je vois venir des choses terribles. »*

Mieczyslaw Sciezynski

« « « «

Mieczyslaw Sciezynski grandit dans une petite famille au nord de Varsovie. Son enfance fut marquée par l'occupation allemande, dont le quotidien était réglé par le danger de ne pas respecter leurs obligations. Au début de la guerre, son père les conduisit, lui et son frère, hors de Varsovie et les amena chez leur grand-mère à la campagne. Un jour, il observa comment une patrouille allemande et soviétique se rencontrèrent et échangèrent des cigarettes. Il ne devait jamais oublier ce moment : l'image des deux ennemis qui se traitent si amicalement fit contraste avec tout ce qui allait se passer entre les deux peuples dans les années suivantes.

Mieczyslaw Sciezynski incorpora une organisation clandestine pendant l'occupation, dans laquelle il apprit tout sur le manie-ment des armes. A l'époque, il n'en parla jamais à ses parents, mais il pense actuellement qu'ils s'en doutaient. Au début de l'insurrection de Varsovie, Mieczyslaw était en compagnie d'un groupe de résistants qui fut attaqué et arrêté par les forces d'oc-cupation allemandes. En conséquence, ils furent déportés par train dans un camp de transit, puis, cinq jours plus tard, à Wro-claw. Chaque jour, des entrepreneurs ou des paysans, surnom-més « acheteurs », venaient y chercher du personnel à employer. Mieczyslaw fut ainsi choisi pour travailler dans une usine.

Un jour, il fut arrêté. Actuellement, il n'en comprend toujours pas les raisons. Deux soldats allemands le menèrent en prison où il dut se déshabiller. Durant son interrogatoire, il fut roué de coups. En plus de la douleur, il était honteux d'être nu devant la jeune interprète polonaise.

De la prison, il fut conduit à Gross-Rosen et affecté au com-mando « *Blau-Punkt-Schindler* », dans lequel il reçut un travail comparativement facile. Il devait veiller à ce que l'huile d'un four garde constamment la même température. Des conden-sateurs étaient plongés dans cette huile pour être testés. A un moment donné, le chef d'équipe est venu le trouver pour lui dire de faire un rapport si les condensateurs d'une personne étaient particulièrement souvent défectueux. Il ne le fit pas, mais rendit au contraire secrètement les condensateurs défectueux à ses

compagnons de détention pour qu'ils les améliorent. Beaucoup lui en furent reconnaissants et partagèrent avec lui le contenu des paquets qu'il recevaient de chez eux. A ce moment, ils pou-vaient encore recevoir des paquets.

Mieczyslaw Sciezynski resta jusque début janvier 1945 à Gross-Rosen, puis fut déporté à Nordhausen dans des wagons à charbon. Il y fut interné dans la caserne Boelcke, avant d'arri-ver quelques temps plus tard au camp de Mittelbau-Dora, puis, après son évacuation, à Bergen-Belsen où il fut finalement libéré. Après leur libération, les prisonniers ne purent pas quitter le camp, mais Mieczyslaw Sciezynski s'enfuit avec quelques amis. En chemin, ils tombèrent sur l'armée polonaise du général Mac-zek, dans laquelle Mieczyslaw s'engagea directement. Après la dissolution de cette division, il servit dans l'armée américaine dans laquelle il fut affecté à la gendarmerie jusqu'en 1948. Lorsqu'il revint en 1948 à Varsovie, sa mère l'enjoignit de passer son baccalauréat. C'est à cette époque qu'il connut son épouse, avec laquelle il est marié depuis plus de 60 ans. Ils ont deux filles.

*Mieczyslaw Sciezynski
avec son épouse*



Mieczyslaw Sciezynski est depuis 1948 membre de l' « Organisation des anciens prisonniers politiques ». Il a également adhéré à l'association de la division du général Maczek. Actuellement, il participe encore activement aux cérémonies commémoratives et aux voyages des deux organisations. Le dépôt d'une gerbe sur la tombe du soldat inconnu à Varsovie représente pour lui un acte central dans le travail de mémoire collectif pour se souvenir des morts de l'armée populaire polonaise. Entre-temps, des modifications se sont dessinées par rapport aux festivités commémoratives : « *Nous essayons de lier nos jours de commémorations avec les jours fériés officiels. Comme nous sommes toujours moins nombreux, ce serait difficile pour nous de les organiser seuls.* »

Pour Mieczyslaw, il n'y a pas de jours particuliers dans sa famille pour se souvenir : « *Nous commémorons cette époque en même*

temps que les cérémonies officielles, lorsque je dépose des fleurs ou des gerbes. »

Il participe également régulièrement à des voyages en Allemagne, organisés avec d'autres anciens détenus ou par l'association : « *La dernière fois que j'étais en Allemagne, il y a eu également une rencontre avec des jeunes qui nous posèrent des questions et auxquels nous avons raconté notre histoire. C'est pour moi positif que l'on montre là-bas cet intérêt.* » Ils se rendent également en Pologne dans

les écoles pour témoigner de leur vécu, ce en quoi il voit une possibilité de conserver le souvenir des survivants : « *Tant que nous vivons et sommes les témoins du passé et aussi longtemps que nous éduquons les jeunes dans l'esprit du souvenir des anciens prisonniers politiques des camps de concentration, (...) on*

se souviendra de ses lieux. » Il considère comme décisive la thématisation des camps et des prisonniers dans les cours scolaires pour l'époque où il n'y aura plus de rescapés : « *On ne devrait pas simplement oublier le souvenir des souffrances, mais le perpétuer dans la mémoire des jeunes générations.* »

« Nous avons pardonné aux Allemands, mais ce n'est pas une raison pour oublier. On devrait toujours se souvenir de ce qui s'est passé. »

Ce qui restera dans tous les cas, ce sont les monuments. C'est pourquoi, le plus important pour lui est de conserver ceux qui restent : « *Les pièces, les baraquements, les murs doivent être conservés dans les musées. Et il faut empêcher que personne ne vole les tuiles ou les panneaux qui permettent de se souvenir de la souffrance des prisonniers.* »

Il voit les mémoriaux comme des institutions importantes pour la transmission de l'histoire et de la mémoire.

Cependant, cette transmission dépend également des anciens détenus eux-mêmes : « *Pour motiver les jeunes à commémorer et à fêter avec nous. Ça ne peut que fonctionner si nous réussissons à ce qu'ils considèrent la libération des camps ou des prisonniers également comme leur jour de fête. Nous devons essayer que les jeunes ne le considèrent pas comme un devoir, mais comme leur tradition.* »

Toutefois, un certain scepticisme se manifesta chez lui lors de notre entretien par rapport à l'avenir de la mémoire : « *L'histoire est trop particulière, de telle façon que si on ne la répète pas constamment, elle disparaît, alors elle meurt et disparaît finalement de notre conscience. Toutefois, elle se perpétuera dans les livres, et si quelqu'un le désire, il pourra lire et apprendre comment tout s'est véritablement passé à l'époque. Le temps guérit également les plus grosses blessures. Lorsque nous mourrons, alors il n'y aura plus personne pour se souvenir. L'histoire des détenus, des camps s'effacera incontestablement.* »

Mieczyslaw Sciezynski et David Rojkowski de la Fondation pour la réconciliation germano-polonaise, lors du 64^{ème} anniversaire de la libération du camp de Mittelbau-Dora en 2009



Moshe Shen



Moshe Shen, 2002

Moshe Shen naquit sous le nom de Mozes Schön le 7 août 1930 à Sighetu Marmatiei en Roumanie. Sa famille déménagea en 1937 à Oradea Mare, en Transsylvanie, qui fut vite attribuée à la Hongrie. Sous la domination hongroise, alliée à l'Allemagne, la population juive était contrainte au travail collectif. Son père refusa l'offre d'un officier de s'enfuir en Roumanie, car il « *ne voulait pas séparer la famille ni quitter son épouse* ». Lorsque

la Wehrmacht allemande envahit la Hongrie en mars 1944, la famille Schön dut quitter sa maison et vivre quelques semaines dans le ghetto de Oradea : « *Dans cette partie de la ville ne vivaient normalement que 4 000 Juifs. Ils y entassèrent cependant 100 000 personnes. De 20 à 25 personnes devaient vivre dans une pièce, sans cuisine, sans rien!* ».

Peu de temps plus tard, la famille Schön fut déportée à Auschwitz en compagnie d'autres Juifs de la ville. Sur conseil de son père, Mozes Schön, âgé de 14 ans à l'époque, se fit passer pour un garçon de 20 ans, ce qui lui permit d'être « apte au travail » et lui sauva finalement la vie. En compagnie de 300 autres Juifs hongrois, le père et le fils furent conduits dans l'usine Volkswagen de Wolfsburg, où ils furent contraints de travailler à la production des V1. Suite au bombardement de l'usine, Moshe Shen fut déporté en France dans les camps de Tiercelet et de Dernau, où il fut affecté à des travaux souterrains. Suite aux brutalités des gardes, il fut grièvement blessé. Son père, de qui il ne fut pas séparé durant toute sa détention, s'occupa de lui, de telle manière qu'il se rétablit relativement rapidement. A la fin de l'année 1944, ils furent déplacés à Mittelbau-Dora. Le 15 avril 1945, Moshe Shen fut libéré à Bergen-Belsen.

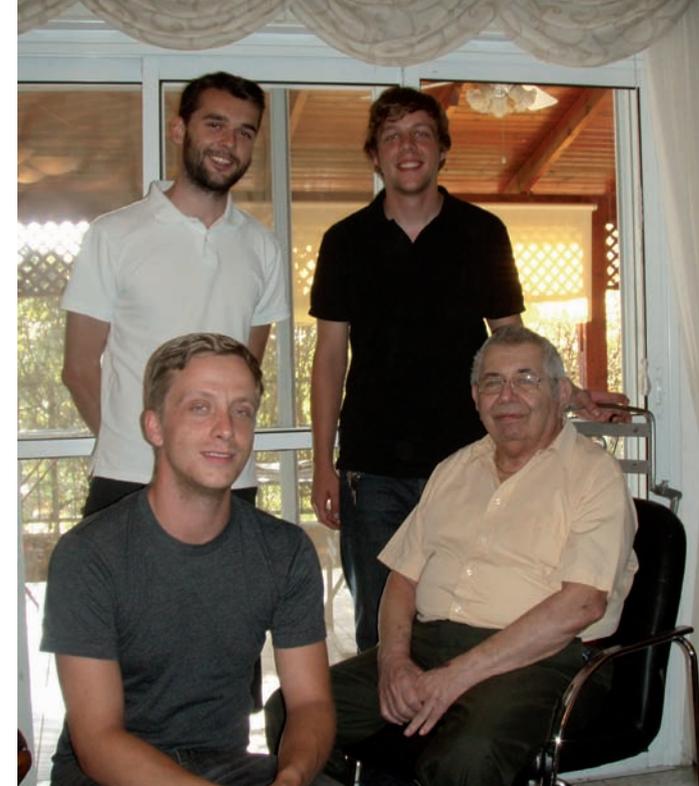
Sa décision d'émigrer en Israël a eu un rapport direct avec ce que son père envisageait pour lui. En fait, Moshe avait planifié d'émigrer aux Etats-Unis, mais son père put le convaincre de se rendre avec lui en Israël, où il combattit dans l'armée israélienne lors de la guerre d'indépendance. En 1954, il quitta l'armée comme officier pour étudier l'économie et la comptabilité. De 1979 à 2000, il enseigna à l'école Alexander Muss à Hod HaSharon, puis devint directeur de cette école. Actuellement, Moshe Shen vit dans un village au nord de Tel-Aviv en compagnie d'une partie de ses enfants et petits-enfants.

» » » » »

Le travail de mémoire de Moshe Shen sur la Shoah se fait presque exclusivement dans la sphère privée. Il ne parle que rarement publiquement, comme devant des classes scolaires, de son expérience, car elle le touche trop fortement émotionnellement. Toutefois, il considère comme très important qu'il y ait des entretiens entre les survivants et les générations suivantes. Moshe Shen est membre d'une organisation de rescapés de Sighetu Marmatiei, qui se rencontrent et restent en contact. Il voyagea avec cette organisation dans les années 1980 dans la Roumanie de Ceausescu pour visiter les lieux de son enfance. En outre, il y a une journée de commémoration pour les survivants de Sighetu Marmatiei, lors de laquelle les rencontres annuelles ont lieu. En de nombreux endroits d'Israël, il existe des groupes de survivants et leur entourage, qui commémorent à leur façon les anciennes communautés juives de leur terre natale avec leurs propres symboles. À côté de ces formes de commémorations privées et communales, Moshe Shen met surtout en avant

« Vous devez surveiller et ne pas négliger ce passé. C'est votre devoir et non le nôtre. (...) Vous devez veiller à ce que le parti nazi ne revienne plus jamais, qu'il n'y ait plus jamais un Hitler. Un fut suffisant. (...) C'est votre boulot, pour les jeunes générations, de combattre cette idéologie et de ne pas laisser se propager le feu. »

le jour israélien de commémoration de la Shoah (Yom HaShoah) et son rôle important dans la culture nationale du souvenir. Concernant la commémoration future de la Shoah, Moshe Shen ne se fait cependant pas d'illusions. À la question de savoir à quoi ressemblera un jour de commémoration dans 50 ans, il répond en anglais : « 50 ans? 40 ans? Vous êtes fous! » et conclut en allemand : « *Tout passe!* ». Sa relation avec l'Allemagne est



*Ruben Kolberg (en haut à gauche),
Jonas Kühne (en haut à droite)
et Sebastian Schönemann (en bas)
de la Jugend für Dora en visite chez
Moshe Shen en Israël*

assez ambivalente. D'une part, il fut étonné lors de ses visites de voir à quel point les mémoriaux, principalement, s'efforcent de préserver la mémoire des rescapés. Mais, d'autre part, il est préoccupé par l'antisémitisme dans la société allemande actuelle. Cette préoccupation est liée à la peur de voir les partis néonazis comme le NPD accroître leur pouvoir. De ce fait, il estime que la responsabilité d'empêcher une telle évolution repose chez les générations suivantes, ce qui ne peut que réussir en développant le système éducatif : « *C'est une question d'éducation, cela dépend de ce que l'on enseigne dans les écoles, de ce que les professeurs enseignent et de ce que les enfants entendent à la maison.* »

Ivan Danielovitch Smakakroï

« « « « «

Ivan Danielovitch Smakakroï naquit le 20 mai 1925 à Khaltcha, un petit village de la province de Kagarlyk, à 80 kilomètres au sud de la capitale Kiev. Après avoir achevé le collège, il commença un apprentissage à Kiev comme mécanicien pour les tracteurs. La même année, en 1941, la guerre commença également en Ukraine, après l'attaque allemande contre l'Union soviétique. En 1942, Ivan fut transféré dans la province de Donetsk pour poursuivre sa formation. Une année plus tard, il fut évacué à



Ivan Danielovitch Smakakroï et Anja Schilling de la Jugend für Dora après l'interview

Rostov-sur-le-Don, puis fut déporté peu de temps plus tard en Allemagne. Après avoir passé deux mois dans une prison située sur l'Alexanderplatz à Berlin, Ivan arriva au camp de concentration de Buchenwald où il fut mis en quarantaine. Ensuite, il fut conduit dans les camps satellites de Mittelbau-Dora à Harzungen et à Ellrich, puis finalement dans le tunnel de Dora.

Il saisit la chance de travailler comme machiniste et reçut ainsi une meilleure place de travail, bien qu'il n'avait aucune connaissance technique sur le fonctionnement et la

conduite des machines. Grâce à quelques connaissances scolaires de l'allemand, il put se débrouiller et fut même affecté à des activités de conduite hors du camp en compagnie d'un gardien.

À la fin de la guerre, Ivan Danielovitch Smakakroï fut transféré au camp satellite d'Ellrich. Ensuite commença un long chemin jusqu'à sa libération. Son groupe séjournait parfois dans les bois,



Ivan Danielovitch Smakakroï et son ami Vladimir Stepanovitch Kochane

puis à nouveau dans des camps, sans avoir la moindre notion du temps ni de l'espace. Après sa libération dans la zone d'occupation américaine de Sangerhausen, Ivan fut envoyé dans l'armée soviétique, dans laquelle il dut servir pendant deux années. Nombreux sont ses camarades qui durent même aller combattre au Japon.

Après son retour en Ukraine en 1947, Ivan travailla dans la province de Kagarlyk dans sa ville de Khaltcha comme mécanicien pour les tracteurs. Suite au bon travail effectué, il fut désigné pour une formation de perfectionnement d'une durée de deux années. Finalement, il devint le chef mécanicien du kolkhoze de Khaltcha. Ivan Danielovitch Smakakroï travailla 14 ans dans ce domaine avant de « laisser sa place à des personnes plus jeunes ». Actuellement, Ivan vit dans une petite ferme éloignée de sa ville natale, en bord de forêt, et s'occupe de ses animaux et de son jardin.

Ivan Danielovitch Smakakroï
avec son scooter



Dans les souvenirs d'Ivan Danielovitch Smakakroï, sa libération fut directement liée à un nouveau défi : servir dans l'Armée rouge. Le commissaire de campagne soviétique apparut directement dans le camp de concentration pour lui commander « *« Dans l'armée! Tout de suite dans l'armée!»* Après le camp de Sangerhausen, je suis directement rentré dans l'armée et dans la ville de Sangerhausen ». Il ne revit sa patrie que plusieurs années plus tard. A Kiev, il adhéra à l'organisation des rescapés des camps de concentration, mais les souvenirs et les expériences des survivants sont différentes et donc le travail de mémoire commun est également difficile.

Ivan a surtout passé sa vie avec les défis de la vie rurale à Khaltcha. A notre question de savoir comment les souvenirs des rescapés des camps de concentration nazis peuvent être transmis, il réfléchit un moment avant de nous dire : « *« Si je vous racontais tout ce qui s'est passé au jour le jour, je ne sais pas combien de temps je devrais parler.»* On peut comprendre par cette réponse indirecte qu'il désirerait voir tout d'abord transcrire sa propre histoire. Il semble qu'en fait cette interview soit la première sur son expérience des camps. Il est donc probablement difficile pour lui de formuler une réflexion sur l'histoire dans le sens d'une culture du souvenir.

A ses mots « *je voudrais dire que j'estime énormément les Allemands parce qu'ils s'occupent convenablement de la documentation. Ici, probablement que personne ne comprend que je fus dans un camp de concentration* », on peut aisément comprendre qu'il n'a pas eu de bonnes relations avec les autorités ukrainiennes ou soviétiques et surtout qu'il n'eut aucune reconnaissance en tant que rescapé des camps. Ses perspectives non concrètes pour l'avenir du souvenir des crimes des camps de concentration sont la conséquence de ses expériences personnelles douloureuses. Ses conceptions ne s'adressent pas en premier lieu aux prochaines générations ou aux jeunes, mais aux médias. Ivan évoque une émission de télévision intitulée « *Attends-moi* », dans laquelle des personnes longtemps disparues, souvent lors de la Seconde Guerre mondiale, sont recherchées. Ce programme permet ainsi à des familles de se réunir. Pour Ivan, ce genre d'émission pourrait être un instrument pour transmettre le passé à la population et pour conserver le souvenir de ce qui s'est passé.

Son amitié avec Vladimir Stepanovitch Kochane a la plus grande signification concernant son rapport à la mémoire de la déportation et des camps de concentration. Il se sont connus au camp de Buchenwald et sont restés liés depuis lors. Ils vivent tous les deux dans le même village, même s'ils sont éloignés de quelques kilomètres l'un de l'autre. Depuis qu'Ivan s'est acheté un scooter, ils peuvent à nouveau se voir plus régulièrement.

Ivan n'est plus jamais retourné à Nordhausen, mais son désir est grand de visiter les mémoriaux des camps de concentration avec son petit-fils vivant à Kiev. En cela se dévoile son besoin de transmettre ses souvenirs aux générations futures, ce qui s'est également montré par l'accueil amical qu'il a réservé à la Jugend für Dora dans sa petite ferme et par sa volonté de nous parler.

Piotr Polikarpovitch Souproune

« « « «

Piotr Polikarpovitch Souproune naquit en février 1926 à Zaporijia, au sud de l'Ukraine. Il était le cadet d'une famille de cinq enfants. Il grandit dans la banlieue de la ville industrielle, dans un quartier rural, à proximité duquel il vit toujours actuellement. En raison du début de la guerre, Piotr ne put achever l'école ni commencer un apprentissage. L'armée allemande occupa Zaporijia alors qu'il avait 16 ans, et empêcha à quiconque de quitter la ville. Comme de nombreux jeunes, Piotr s'engagea dans la résistance pour fournir des informations en espionnant les mouvements des troupes allemandes. En 1943, il fut soudainement arrêté et déporté à Dniepropetrovsk, ville située à une centaine de kilomètres au nord, puis finalement en Pologne. Dans la ville de Rzeszów, le transport fut réparti entre différents camps. Suite

*Piotr Polikarpovitch Souproune
avec son épouse et son fils Valery,
2009*



à une tentative d'évasion du wagon, il fut arrêté et conduit dans la ville de Tarnów, dans la partie de la Pologne occupée par les Allemands. Il y fut interné dans une prison pour prisonniers politiques. Un mois plus tard, il fut déporté à Auschwitz, puis, après un mois, à Buchenwald et finalement à Mittelbau-Dora. Piotr Polikarpovitch Souproune devait travailler de longues heures dans le tunnel où les prisonniers devaient également dormir. Son récit comporte d'interminables séances d'appels et d'heures de travail, ainsi que de cruelles exécutions. Il explique qu'il dut apprendre à supporter tout cela afin de rester en vie. A la fin de l'année 1944, il fut transféré dans le camp satellite d'Ellrich-Juliushütte. Contrairement à Dora, la ville d'Ellrich était très proche du camp et il peut se souvenir d'avoir vu la population à travers les barbelés, qu'il ne pouvait cependant pas vraiment observer, car, en tant que prisonnier, il ne pouvait pas rester immobile.

Piotr conclut que les nombreuses expériences de sa vie furent majoritairement mauvaises. Il pense par exemple à une situation où il fut presque pendu suite à une trahison. Il ne survécut que grâce à la soudaine évacuation du camp suite à l'avancée de l'Armée rouge. Finalement, le transport fut libéré par des soldats français dans une ville dont il ne connaît pas le nom. Par crainte que les prisonniers affamés par les affres de la détention ne puissent s'en prendre à la population, les soldats clôturèrent le camp. En compagnie d'un camarade, Piotr parvint à s'enfuir. En chemin vers la patrie, ils arrivèrent à Brandebourg qui venait juste d'être libérée par l'Armée rouge. Avec son camarade, ils s'engagèrent dans l'armée.

Après son temps de service dans l'armée, il revint à Zaporijia. Il rencontra sa femme sur son lieu de travail dans une usine. Ils se marièrent en 1956 et eurent deux enfants. Suite à un accident tragique qui marque encore la famille actuellement, ils perdirent leur fille. Son fils Valery vit avec sa famille à quelques rues de chez ses parents et est pour eux une aide précieuse dans leur vie quotidienne.

Piotr Polikarpovitch Souproune et son épouse lors de leur mariage en 1956



Piotr Polikarpovitch Souproune raconte à propos de son temps dans le camp de concentration, qu'il ne croyait qu'en lui-même et en rien d'autre, car la possibilité d'être sauvé est proche lorsque quelqu'un croit fortement en lui-même. Cette conception est également partiellement valable pour ce qu'il vécut dans l'après-guerre.

Le travail fut son unique moyen de se changer les idées des terribles événements qu'il vécut durant la guerre. Il ne put raconter

à personne son expérience, bien que chacun pouvait voir qu'il était un survivant des camps de concentration en raison du numéro tatoué sur son bras à Auschwitz. Seule la famille savait qu'il avait été en Allemagne.

Dans l'organisation pour les anciens prisonniers des camps de concentration, il rencontra de nombreux survivants des camps. Outre les rencontres régulières, ils s'aidaient mutuellement. En raison du grand âge des rescapés, l'organisation a toutefois presque complètement disparu.

A la question de savoir comment il perçoit le rôle de l'Etat ukrainien dans le souvenir des victimes des camps de concentration, il répond : « *L'Etat a oublié qu'il y a de telles personnes comme moi ou, plus précisément, ne l'a jamais su.* » Il ajoute cependant que le président s'est occupé récemment du statut des rescapés : « *Seul le président s'est occupé de nous. Il nous a donné des avantages.* » Ces avantages consistent en des réductions pour l'eau, le gaz et l'électricité,

mais ne concernent nullement une reconnaissance officielle plus importante des déportés dans les camps de concentration allemands.

Auparavant, Piotr ne répondait pas aux questions de son fils. Mais, il y a quelques années, ils se rendirent ensemble à Nord-

hausen dans le mémorial du camp de concentration pour une cérémonie commémorative. Actuellement, Valery connaît bien l'histoire de son père et voudrait également la transmettre à ses propres fils. Piotr Polikarpovitch nous fait le récit de ses impressions de voyage : « *Lorsque nous étions là-bas, la cérémonie était très convenable. Il y avait de jeunes gens qui vivent là-bas. Il y avait même un jeune Russe qui vit chez sa grand-mère et étudie. Ils ont écouté nos discours, sont ensuite venus vers moi pour me demander comment c'était.* »

Dans les interviews, il se révéla que sa vision de la gestion de l'histoire des déportés est assez résignée, marquée par le combat pour la reconnaissance des victimes du national-socialisme. Cela influence encore sa conception et ses désirs concernant le travail de mémoire futur.

Anja Schilling et Piotr Polikarpovitch Souproune regardant des documents et des photos



Marian Wach

« « « «

Marian Wach avec son petit-fils Kuba lors du 64^{ème} anniversaire de la libération du camp de Mittelbau-Dora en 2009



Marian Wach naquit dans une famille de six enfants en avril 1927 à Slomkow. Peu après le début de l'année scolaire, l'armée allemande envahit la Pologne. Bien que Marian Wach n'était pas actif politiquement, il fut dénoncé par une femme de son village et arrêté le 28 mai 1943 lors d'une razzia. La gendarmerie allemande le roua de coups, l'enferma et l'interrogea. Le 18 juin 1943, quelques semaines après l'insurrection dans le ghetto de

Varsovie, il fut conduit à la prison de Pawiak, où il fut à nouveau interrogé et battu pour le faire parler sur l'organisation clandestine à laquelle il aurait appartenu. Lorsqu'il vit l'exécution des Juifs dans la prison de Pawiak, il fit ses adieux à sa propre vie : « *J'avais à peine 16 ans et attendais ma mort. Je ne faisais que prier* », raconte-t-il aujourd'hui. Il rencontra dans une cellule son frère Anton.

Au début du mois d'août, Marian fut déporté à Auschwitz où il entendit pour la première fois le concept de « camp de concentration ». Il passa plusieurs sélections, alors qu'il était gravement malade. Il reçut de l'aide d'un médecin polonais du nom de Markowski qui réussit à le cacher plus de 200 jours à l'infirmerie et lui procura de faux papiers pour lui assurer un travail facile de serurier. D'après les dires de Marian, c'était une sorte de « obligation » parmi les personnes âgées de protéger les jeunes.

En raison de l'avancée de l'Armée rouge, il fut déporté le 15 août 1944 à Buchenwald, puis à Mittelbau-Dora où il dut travailler dans la chambre 36 du tunnel. Suite à l'évacuation du camp de Mittelbau-Dora, une marche de la mort le conduisit jusque Ravensbrück. Quelques jours plus tard, il fut mené dans un autre camp, puis finalement libéré.

Après son retour à la maison, il lui fallut une année pour se remettre physiquement. Comme il n'avait passé que quatre années à l'école, il ne put suivre aucun apprentissage et s'engagea dans la milice : « *J'avais beaucoup appris sur l'idéologie dans le camp ; je ne savais pas précisément ce qu'était la milice, mais j'ai essayé.* » Par la suite, il devint secrétaire du PZPR, le Parti ouvrier unifié polonais, et se maria.

Ensuite commença pour Marian son « deuxième Auschwitz » comme il l'appelle. Il fut à nouveau dénoncé et classé comme « politiquement incertain » et fut surveillé par les services secrets. On lui reprocha de travailler en collaboration avec l'Armia Krajowa, ce qui signifiait la peine de mort pour les représentants de l'administration polonaise. Les investigations durèrent deux ans et s'achevèrent en 1952. Il dut signer avec déception et colère son renvoi de son poste d'officier de la milice. Il était sans diplôme et avec uniquement une vague idée du travail administratif. Comme il était toujours membre du parti, il reçut alors du travail dans le bureau du personnel d'une entreprise. En raison de quelques réflexions critiques, il fut relevé de ses fonctions puisqu'il était toujours surveillé par les services secrets. Finalement, il fut employé comme vice-président d'une ligue d'handicapés, puis dans une institution pour mineurs. Pour éviter d'autres répressions, il déménagea avec son épouse à la campagne. Après le « dégel » en Pologne à la fin des années 1950, il fut actif dans différentes associations. Il fut même par la suite décoré pour son action. En 1963, il démissionna définitivement du parti : « *Je suis guéri de la participation aux différentes organisations politiques comme le PZPR et je ne souhaite pas que, dans ma famille, notamment mes enfants, quelqu'un appartienne à un quelconque parti, qu'il soit de gauche ou de droite.* »

Marian Wach nous raconta qu'il ne parla que rarement de son vécu après son retour en Pologne, car il lui était trop difficile de faire le récit de ces tristes événements. Il dit que, souvent, les gens ne croyaient pas que de tels crimes puissent avoir été commis. L'extermination de masse par les chambres à gaz était particulièrement inconcevable pour eux.

De la même manière qu'il lui fut difficile de parler de ces événements, il lui fut de même extrêmement pénible de revenir sur leurs lieux : *« Je retournai pour la première fois à Auschwitz lors d'une excursion organisée par mon entreprise, lorsque j'étais directeur adjoint de la ligue des invalides (...). J'essayai de me débarrasser du guide encore avant la porte en lui disant « laissez-moi raconter. Je sais tout ce qui s'est passé ». Il se mit sur le côté et moi..., je me suis retiré et je n'ai absolument pas pu pénétrer dans le camp. »*

Peu de temps après son retour en Pologne, Marian Wach adhéra à une association d'anciens prisonniers, qui soutenait les rescapés dans les questions sociales et financières. L'association disposait de maisons de vacances, de centres de réhabilitation et de magasins, qui pouvaient être utilisés par les survivants des camps de concentration. Cependant, il tire un bilan plutôt négatif de la situation des anciens détenus dans la Pologne d'après-guerre : en 1949, son association, tout comme d'autres organisations de détenus, fut fusionnée à la Société des combattants pour la liberté et la démocratie (ZBoWiD). On leur a retiré leur argent, leurs installations et leurs autorisations et on les a fusionnés, ce qui a eu pour conséquence que la plupart des membres ont démissionné, puisque, en pratique, l'association n'existait plus que sur le papier. Ce n'est que suite au changement de régime dans les années 1990 que la situation s'est améliorée et que l'association a pu retrouver son indépendance politique et financière.

Une préoccupation centrale de l'association est de thématiser l'inégalité de traitement entre les anciens détenus d'Europe occidentale et orientale. Marian Wach explique que les survivants d'Europe de l'Est n'auraient reçu jusqu'à aujourd'hui qu'une infime partie des indemnités, et ainsi une moindre reconnaissance, que ce qui fut accordé aux anciens prisonniers d'Europe de l'Ouest. Son association s'est engagée pour corriger

cette inégalité, bien qu'ils ne reçoivent que peu de soutien de la part du gouvernement polonais.

De même, les tentatives du gouvernement de parvenir à une reconnaissance des crimes de Katyn, de Miednoje et d'autres lieux dans l'ancienne Union soviétique seraient insuffisantes. Depuis tout ce temps, la Russie ne reconnaît toujours pas les faits de Katyn et ne paie aucune indemnisation aux familles des victimes. D'une manière générale, les conceptions et les efforts de Marian Wach montrent sa grande préoccupation pour la justice et l'humanité : *« Je sais ce que signifie avoir faim. (...) Je sais comment on se respecte, comment on doit se conduire vis-à-vis de sa famille et des autres êtres humains et comment on montre du respect aux habitants d'autres pays, peu importe s'ils sont noirs, jaunes ou blancs. Et ce, pour les raisons suivantes : ce respect s'est imprégné dans mes cellules grises, parce que si on ne m'avait pas aidé, je serais passé dans l'au-delà à travers une cheminée de l'un de ces camps. »*

Par rapport à la question de savoir qui sera responsable à l'avenir pour la préservation de la mémoire, Marian Wach considère que c'est le devoir à la fois des gouvernements et de la jeunesse : *« Les générations futures doivent faire pression pour que les musées servent au travail de mémoire pour plusieurs siècles. Il faudra évidemment beaucoup de personnes et ce sera onéreux. Cette obligation ne devra toutefois pas être trop haute pour les gouvernements, car nous ne serons plus là, mais la mémoire et la conservation de cette mémoire des disparus seront pour les générations futures aussi essentielles que l'air pour respirer et que le soleil et l'eau. »*

Jugend für Dora en visite dans la famille Wach en Pologne



A la fin de ce projet de plus d'une année, nous avons les biographies de quinze êtres différents dont les chemins se sont croisés en un point : l'expérience violente des camps de concentration nazis. Mais cette expérience est également extrêmement diversifiée, entre autres suivant les raisons de la détention, les différentes chances et stratégies de survie, ainsi que selon les types de camps et de lieux de détention.

Nous n'avons pas suivi les histoires de ces personnes uniquement jusqu'à ce point, mais nous les avons également interrogées sur leur vie après la guerre et quelle signification eut et a pour eux le temps passé dans les camps.

En outre, nous voulions également apprendre comment, approximativement 65 ans plus tard, ils envisagent l'avenir du souvenir de cette expérience qu'ils durent subir.

Au moment de résumer les quinze entretiens, les conceptions des anciens détenus apparaissent aussi individuelles et diversifiées que nos interlocuteurs eux-mêmes. Elles vont de la résignation pessimiste à la joie étonnée de l'intérêt porté à leur histoire et à la grande confiance concernant la transmission de leur vécu par et pour les générations futures. Les conceptions relatives à cette transmission ne sont parfois que vaguement présentes et ne sont à lire qu'entre les lignes, alors qu'elles sont parfois formulées explicitement et très concrètement.

De ce fait se pose d'une part la question des facteurs qui influencent cette diversité et d'autre part celle des tendances générales et globales de ce spectre d'idées.

Pour presque tous nos interlocuteurs, leur propre famille représente un premier « espace » pour la transmission des souvenirs. Cependant, il s'est révélé que le moment choisi pour commencer le récit de leurs expériences varia souvent très fortement : certains racontèrent directement dès leur retour, d'autres seulement après quelques décennies. Tout cela a dépendu d'une part de facteurs personnels et, d'autre part, des destins partagés collectivement par différents groupes de victimes.

La plupart de nos interlocuteurs, aussi bien en Europe de l'Ouest que de l'Est, mais également en Israël, ont très vite adhéré après la guerre à des associations de survivants. Celles-ci se structuraient suivant les lieux de détention, mais également suivant les orientations politiques. La plupart des anciens détenus thématise la disparition de la génération des témoins principalement par rapport à ces organisations. Même si le nombre de leurs membres diminue constamment, quelques anciens prisonniers considèrent ces organisations comme une chance pour préserver la mémoire, car, entre-temps, les enfants des rescapés et des tiers sont souvent devenus actifs au sein de celles-ci. Certains interviewés pensent que cet engagement est une possibilité de poursuivre le travail des associations d'anciens détenus. Ils sont toutefois conscients que de profondes modifications auront lieu du fait que les anciens témoins d'époque quittent la scène, ce qui les préoccupe souvent. Presque tous ont exprimé l'opinion que la mémoire régressera clairement, même si elle ne disparaîtra pas.

Il se révéla également dans les entretiens que chacun, selon ses propres expériences, intérêts et champs d'activités, voit différents acteurs sociaux et politiques, ainsi que diverses institutions, comme responsables pour perpétuer le souvenir des victimes et des rescapés des camps. Pour ce faire, les idées vont des médias, qui devraient thématiser ce sujet, à la justice et à des procès contre les criminels nazis, en passant par des organismes étatiques en Allemagne et dans chaque pays.

Pour tous nos interlocuteurs, il était particulièrement important que l'ère du national-socialisme et que les crimes commis à cette époque soient expliqués aux jeunes générations et à la jeunesse en général. L'éducation et l'information dans les écoles et dans les mémoriaux sont ainsi considérées comme un instrument important de transmission pour pouvoir empêcher une répétition des événements.

Beaucoup de survivants considèrent que l'avenir de la mémoire repose dans les livres, dans les mémoriaux des camps de concentration, ainsi que dans les musées et les monuments. Ils reconnaissent une certaine constance dans ces formes matérialisées de

la sauvegarde du savoir et du vécu, qui leur donne espoir que l'on continue à se souvenir à l'avenir. D'une manière générale, presque tous les anciens déportés accordent une très haute signification à la conservation des lieux authentiques, ce qui correspond aux souhaits formulés dans le « Legs des survivants », remis le 25 janvier 2009 au président du parlement allemand, Norbert Lammert. Toutefois, ils exprimèrent différentes conceptions sur le contenu et l'organisation de ces lieux. Certains souhaitent voir par exemple la reconstruction de baraquements dans les mémoriaux afin d'illustrer les conditions de vie dans les camps, d'autres, en revanche, rejettent totalement cette idée. En ce qui concerne Mittelbau-Dora, la possibilité de visiter les installations du tunnel est considérée comme un instrument potentiel adéquat pour transmettre l'histoire.

Semblablement, des attentes ambivalentes sont exprimées vis-à-vis de la transmission dans les livres d'histoire. Pour certains, la recherche scientifique est importante et nécessaire, car elle confirme les expériences des anciens détenus et ainsi les crédibilise, tandis que d'autres soulignent que toutes les expériences sont individuelles, ce qui ne peut être que rarement pris en compte dans les comptes-rendus scientifiques et donc relèguent les destins humains derrière les analyses. La majorité était cependant d'avis que ces formes indirectes ne peuvent nullement remplacer la transmission personnelle des souvenirs de « première main ».

En résumé, il fut clair que, nonobstant les différences personnelles, les conceptions sur l'avenir du souvenir sont fortement influencées par les différentes cultures nationales du travail de mémoire de chaque pays. Par conséquent, on peut constater que les survivants d'Europe occidentale ont une vision relativement confiante concernant l'avenir du souvenir relatif aux victimes nazies, alors qu'en Europe de l'Est et en Israël, la conservation de la mémoire de cette période de l'histoire sans les rescapés est plutôt considérée avec scepticisme. Les formes d'Europe occidentale de la mémoire semblent être plus institutionnalisées, ce qui se révèle notamment par le fait que les jeunes générations continuent le travail de mémoire dans les associations de survivants, contrairement à ce qui se passe en Europe orientale. Les raisons de cette différence sont certainement à trouver dans la proximité spatiale

et dans les plus grandes facilités de voyager -et de manière moins onéreuse- pour les survivants occidentaux, ce qui permet l'intensification et la consolidation de leurs contacts avec les mémoriaux allemands. Cela a pour résultat que les conceptions et les vœux de ces anciens détenus sont souvent plus concrets que ceux exprimés en Europe de l'Est, particulièrement en Ukraine. En ce qui concerne l'Europe orientale, d'une part, le souvenir des crimes nazis est souvent estompé par l'expérience du stalinisme qui suivit. D'autre part, les décennies de lutte pour une reconnaissance convenable et un hommage décent aux victimes du national-socialisme en Europe de l'Est a également façonné les conceptions relatives à l'avenir du souvenir.

D'une manière générale, la question de la *reconnaissance* semble être une clé de lecture transversale, par laquelle on peut mieux comprendre le rapport des survivants avec leur propre expérience de la souffrance et celle collective, mais également les attentes qui en résultent concernant le travail de mémoire futur. Dans des contextes différents, presque tous les anciens prisonniers expliquent qu'ils ont dû faire face à l'incompréhension ou au désintérêt, et qu'ils durent affronter seuls leur expérience traumatisante, que ce soit dans la sphère privée ou dans celle publique et politique.

C'est justement cette expérience douloureuse qui contribue à ce que les différents groupes de victimes se distancient les uns des autres, parce qu'ils ont constaté une inégalité de traitement entre eux -effective ou supposée- de la part des pouvoirs publics.

En revanche, l'unanimité règne sur le fait que les crimes nazis doivent être compris par les jeunes générations comme un avertissement et que leur souvenir doit continuer à être transmis puisqu'il peut contribuer à empêcher leur répétition. Nos interlocuteurs ont exprimé précisément quel rôle important ils jouent eux-mêmes dans ce processus. Ils ne peuvent pas nous livrer de recette toute faite sur l'apparence que prendra l'avenir du travail de mémoire sans les témoins de cette époque. Leurs souhaits, leurs attentes et leurs espoirs, mais également leurs déceptions et leurs craintes, doivent être une motivation et nous donner l'impulsion nécessaire pour perpétuer de diverses façons leur souvenir, mais également le souvenir de tous ceux qui n'ont jamais eu la chance de pouvoir témoigner.

Ce projet n'aurait pas été possible sans les nombreux soutiens que nous avons reçus de personnes exceptionnelles. Tout d'abord, nous voudrions remercier du fond du cœur nos interlocuteurs qui furent prêts à nous raconter leur vie et à répondre à nos questions sur l'avenir du souvenir. Qu'ils soient ici particulièrement remerciés. Nous exprimons également nos remerciements à leur famille qui nous ont accueillis amicalement, nous ont hébergés et aidés au niveau de la logistique. Nous avons passé avec eux des heures inoubliables, passionnantes, agréables et émouvantes, qui nous ont laissé une profonde impression. Merci beaucoup!

De même, nous souhaitons remercier nos traductrices et traducteurs, ainsi que nos interprètes *Nadja Dumler, Katja Freigang, Ewa Golata, Barbara Hahn, Johannes Hampel, Anja Kanbach, Dorota Tepper, Tatiana Khorvat, Anja Meier, Arthur Osinski, Kathy Prochaska, David Rojkowski, Joachim Scheuer, Sylwia Hause, Francesca Sciortino, Simonetta Vitagliano*. Ils nous aidèrent à surmonter les barrières linguistiques et nous permirent une bonne compréhension avec nos interlocuteurs, ce qui fut déterminant dans la réussite de ce projet.

Nos remerciements vont également à *Susanne Urban* qui a accompagné ce projet depuis le commencement et nous épaula avec des conseils techniques et personnels. En particulier dans la phase initiale, elle nous a mis sur la bonne voie par des impulsions importantes et a toujours été disponible pour nous.

Nos profonds remerciements vont également au photographe *Egon Vjekoslav Slovinić*, qui nous permit la reproduction d'une superbe photo de Boris Pahor.

Nous voudrions également exprimer nos remerciements à nos partenaires : l'*International School for Holocaust Studies Yad Vashem*, l'*International Tracing Service (ITS) Bad Arolsen*, la *Fondation pour la réconciliation germano-polonaise* et le *Offener Kanal Eichsfeld*. Ils ont tous soutenu le projet d'une manière ou d'une autre et nous ainsi ont aidés à le concrétiser.

Un grand merci également à tous ceux qui nous ont soutenus, que ce soit par de grands ou de menus travaux, par leur savoir, par des conseils, par la mise à disposition d'outils techniques et surtout pour leur intérêt et leur grande bienveillance, ce qui nous a

énormément simplifié la vie ou nous a aidés à sortir de situations difficiles : *Andre Hansen, Carmen Hause, Brita Heinrichs, Michael Heinz, Marco Pejrolo, Philippe Reyx*. Pour leur aide et leur soutien logistique, nos remerciements vont au *Mémorial du Camp de concentration Mittelbau-Dora (KZ-Gedenkstätte Mittelbau-Dora)*, ainsi qu'à l'*Ukrainian Center for Holocaust studies*.

Un merci particulier va également à tous les membres de la *Jugend für Dora* qui ont mené ce projet, l'ont accompagné et l'ont soutenu.

Merci à *Thomas Seppelt* qui a conçu avec charme et esprit le graphisme de cette brochure.

Un grand merci est adressé aux sponsors de ce projet, car, sans leur soutien financier et logistique, ce projet n'aurait pu être mené sous cette forme : *Stiftung Erinnerung, Verantwortung und Zukunft, Geschichtswerkstatt Europa, Fondation pour la Mémoire de la Déportation (FMD) & Commission Dora Ellrich, ainsi que la Stiftung West-Östliche Begegnungen*. Sans oublier *Anja Schilling* qui a supervisé la bonne gestion de nos finances.

Avec le soutien du programme d'aide *Geschichtswerkstatt Europa* et du fonds de sa fondation *Erinnerung, Verantwortung und Zukunft*.



Son, traitement vidéo et montage:
Andre Hansen, Carmen Hause

Mentions légales

Editeur:
Jugend für Dora e.V.
c/o KZ-Gedenkstätte Mittelbau-Dora
Kohnsteinweg, 20
D-99734 Nordhausen
Allemagne

Contact :
www.zukunftderzeitzeugen.de
www.jfd-ev.org

Rédaction :
Josephine Ulbricht
Martin Clemens Winter

Traduction de l'allemand par Luc Hermann

Composition et graphisme : Thomas Seppelt
Imprimeur : Thomasdruck Leipzig
Date de parution : avril 2010

Avec le soutien du programme d'aide Geschichtswerkstatt Europa et du fonds de sa fondation Erinnerung, Verantwortung und Zukunft.

65 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, 15 survivants des camps de concentration et d'extermination nazis -venus de Belgique, de France, d'Israël, d'Italie, de Pologne et d'Ukraine- racontent comment ils se représentent l'avenir du souvenir des crimes commis contre eux et contre des millions d'autres hommes. De quelle manière commémorent-ils ce passé d'un point de vue individuel et avec leurs familles et leurs amis?

Comment perçoivent-ils la façon de traiter les crimes nazis en Allemagne et ailleurs dans le monde? Que signifiera « commémorer » lorsqu'il n'y aura plus de rescapés? Qui devra transmettre la mémoire et dans quel but?

Durant plus d'une année, les membres de l'association « Jugend für Dora » ont rencontré et discuté avec des survivants des camps de concentration en Europe occidentale et orientale, ainsi qu'en Israël, dans le cadre du projet « L'avenir des témoins ».

Cette documentation est le résultat de ce projet. Les biographies des rescapés et les résumés des discussions menées avec eux se trouvent dans la brochure et fournissent de premières réponses.

La documentation vidéo est constituée de passages des interviews ordonnés thématiquement. Elle offre un aperçu des souhaits, des attentes et des visions des anciens déportés, mais également de leurs craintes, en ce qui concerne l'avenir de la mémoire de leurs souffrances.